

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: **Pagination multiple.**

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

CANADA-REVUE

POLITIQUE — LITTÉRATURE — THÉÂTRE — BEAUX-ARTS

VOL. III

MONTREAL, 24 SEPTEMBRE 1892

No. 14

NOTRE COLLABORATION

Les événements qui viennent de se succéder depuis trois semaines, et qui ont donné au CANADA-REVUE une influence toujours croissante et une circulation sans cesse grandissante, nous ont obligé à certaines modifications dont la plus apparente a été de supprimer la publication de la liste de nos collaborateurs.

Nous avons pensé que le système de collaboration serait compris — comme il doit l'être, sans engager ceux qui l'appliquent à plus de responsabilité qu'ils n'en veulent assumer eux-mêmes, en créant une foule d'individualités juxtaposées qui produisent un moyen terme entre le journalisme impersonnel et personnel, en constituant le journalisme multipersonnel.

Dans cet effort nous avons échoué, en partie par la faute de quelques collaborateurs, en partie par suite des manœuvres comminatoires de certain membre du gouvernement en quête d'exécutions à commettre, et désireux, pour le soin de ses intérêts particuliers, de se faire valoir dans un certain milieu.

Du moment où le principe de la collaboration était incompris par les uns, et menacé par les autres, ce qu'il y avait de mieux à faire pour nous était de renoncer à ce projet que nous avions caressé, et de retomber dans les vieux errements.

Nous n'avions pas le droit d'exposer nos amis aux coups de leurs propres voisins grincheux, et encore moins de risquer de leur voir arracher le pain de la bouche par le despotisme d'un renégat de toutes les causes nobles, hypo-

crité exploiteur des choses saintes, contempteur de la morale comme de la décence.

L'acte innommable commis par un ministre qui n'hésite pas dans le journal qu'il commande de menacer de destitution cinq employés publics, pour le seul fait d'être signalés comme collaborateurs éventuels d'une revue indépendante en politique, est certainement la plus grande indignité à laquelle nous ayons encore assisté dans le pays ; et comme écrivains et journalistes, nous sommes heureux de faire part à monsieur le ministre du profond mépris dans lequel le tiennent tous les gens de lettres.

Le même individu qui a charge de protéger les lettres dans notre province avait d'ailleurs donné la mesure de ce qu'on pouvait attendre de lui, en percevant sur les comptes de tous les écrivains dont les livres avaient été achetés par le gouvernement, une retenue de dix pour cent qui s'est élevée à quinze pour cent à l'égard de ceux qui étaient moins bien en cour.

L'attitude ainsi prise nous obligeait à supprimer des indications destinées primitivement à informer le public, mais qui devenaient un instrument d'information contre nos camarades.

Nous en revenons au procédé impersonnel ; le CANADA-REVUE prenant seul la responsabilité des articles qui ne portent pas de signature connue.

Les pseudonymes qui couvrent les noms de nos collaborateurs continueront à subsister au bas de chacun des articles de genre dont ils se sont fait une spécialité.

Ces pseudonymes sont d'ailleurs assez transparents pour que le public intelligent qui lit le

CANADA-REVUE n'ait pas besoin qu'on lui mette les points sur les i ; quant à l'autre public nous en laissons le monopole à nos détracteurs.

Pour rassurer nos lecteurs et agir loyalement à l'égard de nos collaborateurs, il nous est impossible de donner les modifications survenues dans notre collaboration. C'est aux lecteurs de juger par les numéros actuels et ceux qui suivront si nous avons perdu quelque chose.

Dans tous les cas, il est bon de déclarer ici que dorénavant MM. Marc Sauvalle et A. Filiatreault couvrent de leur nom tout ce qui paraît dans le CANADA-REVUE sous un pseudonyme quelconque, et qu'eux deux seuls peuvent être pris à partie pour aucun des articles publiés.

LA DIRECTION.

JUDAS!

Ceux qui posent en ce moment aux défenseurs du clergé le font de façon à démontrer une fois de plus et bien éloquemment la sagesse du moraliste qui disait : " Seigneur, délivrez-moi de mes amis ! "

Ils ne veulent point que nous dénoncions les prêtres qui déshonorent leur habit, sous prétexte que cela compromet le clergé et la religion.

Ces prêtres seraient-ils trop nombreux ?

Et ils invoquent le nom de Judas.

Un sur treize !

Mais nous qui flagellons et nous que l'on blâme, nous n'allons pas jusque-là. Un sur treize, c'est trop.

Nous ne voyons pas d'ailleurs ce que Judas vient faire ici. Nul prêtre, nul évêque n'a encore songé à prendre fait et cause pour Judas, en traitant de lâches et de calomniateurs ceux qui l'accusent.

On ne nous fera pas accroire que l'Eglise en a été amoindrie pour n'avoir pas jeté un voile pudique sur la trahison du misérable.

Prétendre qu'il faille cacher et excuser tous les prêtres qui prévariquent, parce que sur les treize apôtres du Christ il y avait un Judas — qu'on n'excuse pas du tout — nous semble assez peu logique.

Il faut chercher autre chose.

JUNIUS.

CHANGEMENT ECCLÉSIASTIQUE. — Si la rumeur est bien fondée, nous croyons que M. le curé de Ste. Théodosie, comté de Verchères, prendra prochainement la cure de St. Liguori.

LES LÂCHES!

Un certain R.P. oblat du nom de Langevin — un nom prédestiné — appartenant au diocèse d'Ottawa, a fait, dimanche dernier, dans la chapelle des Frères du Mont-Saint-Louis, un sermon sur la Sainte-Vierge, dans lequel il a eu l'habileté de greffer l'affaire Guyhot sur la bataille de Lépante.

Ce brave homme, plein d'indulgence, naturellement, pour les aimables agissements de l'abbé, mais féroce à l'endroit de ceux qui ne veulent point s'y soumettre, a traité ceux-ci de lâches et de misérables, agissant sous l'inspiration de *ressentiments personnels*. C'est textuel!

Ainsi, vous pères, vous époux, dont on a souillé l'honneur et le toit, et qui vous plaignez, vos griefs ne sont que du *ressentiment personnel!* et par dessus le marché, vous êtes des lâches!

Pour l'abbé Guyhot, c'est une "faiblesse," une "triste chose," une "malheureuse affaire" qu'il faut déplorer en silence. Les paroles acerbes, les gestes véhéments, les imprécations et les injures sont réservés aux maris et aux pères qui se permettent des *ressentiments personnels*, et ne veulent pas s'écrier un genou en terre :

Vous nous faites, Seigneur,
En nous croquant beaucoup d'honneur!

Tout cela, nous dira-t-on, est bien invraisemblable; le clergé est intelligent, il ne peut braver l'opinion publique, la morale et le bon sens jusqu'à ce point.

Le clergé, pris comme corps, non! mais quant à l'individu dont il s'agit, oui!

Nous avons pris des informations sérieuses, et le fait ne peut pas être nié.

On veut donc pousser les honnêtes gens à bout!

On veut donc que l'homme qui défend son honneur et son foyer soit forcé de dire au prêtre: A nous deux!

Où est donc l'autorité qui mettra un frein aux provocations dont le public est ainsi l'objet depuis plus de trente ans?

Une chose nous frappe: c'est que les bons prêtres ne défendent pas l'abbé Guyhot. Ils savent se mettre à notre place, et ne contestent pas la justice de nos réclamations.

Ceux qui n'en font pas autant et surtout ceux qui font tout le contraire, nous donnent à réfléchir.

Quand on n'a rien à cacher, on ne craint pas tant le grand jour.

Or, maintenant que nous avons la puce à l'oreille — grâce au sermon de dimanche — que M. l'abbé Langevin et ceux qui pensent comme lui essaient de franchir le seuil d'une famille honnête de Montréal, et ils apprendront à leurs dépens que les ressentiments personnels du genre dont il s'agit ne sont pas chose si méprisable, et que, s'il est aisé, en habit sacerdotal et du haut de la chaire, de traiter de lâches ceux qui essaient de revendiquer leur honneur outragé, il ne serait pas aussi prudent d'en faire l'expérience ailleurs.

Nous avons été bafoués trop longtemps : plus de ça, Lisette !

JUNIUS.

FAIR PLAY

Sous le titre de "Réponse à la *Patrie* et au CANADA-REVUE," le *Quotidien*, un petit journal de Lévis, publie un article signé JUSTICE, dans lequel on essaie de défendre indirectement les infamies dont toute la population de Montréal se plaint, article qu'on nous met au défi de reproduire.

Nous nous hâtons de relever ce défi, ne serait-ce que pour montrer aux autorités ecclésiastiques dans quel pétrin les fourrent certains défenseurs qui nous ont tout l'air de prêcher pour leur paroisse.

Vous êtes orfèvre, monsieur Josse !

L'article en question débute ainsi :

Les lecteurs du *Quotidien* ont pu lire hier la réponse noblement indignée du *Courrier du Canada* aux articles de la *Patrie* et de la CANADA-REVUE sur les récents scandales.

Nous y souscrivons de tout cœur. Nous louons aussi la *Vérité* et le *Matin* de l'attitude qu'ils ont prise.

Il nous semble que c'est pour nous un devoir et un droit de joindre nos protestations aux leurs.

C'est-à-dire que l'auteur se joint à ceux qui essaient de baillonner et d'intimider les honnêtes gens qui prennent en main la cause de la morale et de la religion, qui veulent défendre l'honneur de leurs foyers, qui veulent un clergé respectable, et qui prétendent que le prêtre doit être un disciple de Jésus et non l'ouvrier de Satan.

Continuons notre reproduction :

Nous faisons plus : Nous demandons à la CANADA-REVUE et à la *Patrie* de reproduire notre article. *C'est un acte de justice que ceux qui sont attaqués soient défendus là même où se fait l'attaque.*

Ah ! ah ! c'est bien nouveau, cette théorie !

C'est donc un acte de justice que ceux qui sont attaqués puissent se défendre là même où on les attaque.

Nous n'avons guère eu l'occasion de prendre avantage de cette manière d'entendre la justice.

Les pauvres libéraux non plus, quand les dénonciations échevelées que l'on sait leur tombaient sur la tête tous les dimanches du haut de la chaire.

Bien loin d'être conviés à répondre dans la chaire, ils n'avaient pas même le droit de répondre sur les hustings, pas même le droit de répondre dans un journal, sans être anathématisés comme des impies qui avaient l'audace d'attaquer le clergé.

Plus que cela, on ne permettait même pas à un homme diffamé par un prêtre de s'adresser aux tribunaux civils.

Il est vrai qu'on leur offrait un autre tribunal composé de prêtres, qui ont — ils l'admettent — pour principe le fameux axiôme tant en vogue aujourd'hui, à propos des récents scandales, qu'il ne faut pas condamner un prêtre, car cela fait du tort à la religion.

Néanmoins, comme notre journal est "un ennemi de toute justice et de toute vérité," nous acceptons la théorie momentanée de notre adversaire, et nous ouvrons nos colonnes à son article *tout entier*, ne serait-ce que pour faire voir aux gens impartiaux le contraste qui existe parfois entre certains saints homme comme notre contradicteur et certains mécréants comme nous.

Les écrivains de la REVUE et de la *Patrie* se targuent de frapper au visage, comme les soldats de César à Pharsale, eh bien ! qu'ils montent qu'ils ne craignent pas la lutte en face.

Très bien ! nous en avons vu d'autres, allez !

Nous n'entreprenons pas une polémique, nous donnons une réponse, et nous voulons le faire avec calme.

Vous allez voir cela tout à l'heure, ce calme !

Pour l'opération césarienne pratiquée à Garthby, l'ignorance ou la mauvaise foi est d'une si grande évidence que nous ne nous y arrêtons pas.

Tiens ! il est assez rare qu'on ait comme cela une occasion de montrer l'ignorance et la mauvaise foi de ses adversaires, et qu'on ne s'y arrête pas seulement un instant. Il nous semble pourtant que ce serait le moment de s'y arrêter.

Il y aurait quelques détails à relever dans l'étude de M. Globensky sur l'affaire de Chambly. Il y a là un concile de Lyon sous Grégoire XVI qui fait rêver ; et certaine prétendue parole de Lacordaire, *qu'il serait bien difficile de sauver de l'hérésie*. Une opinion de St. Thomas sur le sort des enfants morts sans baptême est aussi donnée comme peu suivie, tandis que c'est l'opinion la plus commune des théologiens modernes. Au reste, l'article est écrit avec dignité, et si l'on n'adopte pas toutes les conclusions de son auteur on ne saurait du moins lui refuser le respect.

Pourquoi donc vous gêner ?

Mais pour excuser un prêtre qui refuse de baptiser un enfant, et par conséquent expose volontairement et sciemment le salut d'une âme parce qu'un père a négligé de payer une taxe imposée pour remédier à l'insuffisance d'un régime dont il n'est pas permis de discuter la valeur, vous auriez tort de ne pas attaquer de front la décision d'un concile et la doctrine d'une des plus grandes illustrations du catholicisme dans notre siècle !

Grégoire XVI, Lacordaire, qu'est-ce que c'est que cela devant le curé de Chambly ? surtout devant les deux piastres réclamées par lui, et qui valaient plus à ses yeux, paraît-il, que le salut d'une de ces âmes que son évêque lui avait confiées.

Vraiment, monsieur le défenseur du clergé est prot modeste.

Il n'en va pas ainsi des articles de la *Patrie* et de la CANADA-REVUE du 10 de ce mois.

Ces écrits ont été faits sous le coup de la colère et de l'indignation. C'est la passion qui a tenu la plume, passion *bien justifiée*, nous l'avouons, mais qui a dépassé toutes les bornes de la raison et de la justice.

"Ces écrits ont été faits sous le coup de la colère et de l'indignation," — oh ! pour cela, nous connaissons plusieurs personnes qui n'ont rien écrit, et en particulier un avocat de Montréal qui était même assez mécontent.

Que voulez-vous, il y a des gens qui n'aiment pas ça !

Seulement, nous nous demandons comment une indignation *bien justifiée*, suivant l'expression de notre champion des bons principes, peut devenir tout à coup digne de l'exécration universelle. Et vous verrez que le saint homme va nous parler de logique dans un instant.

Parce que l'un de ses membres a prévariqué, on s'est attaqué avec violence à tout un corps respectable et respecté, on lui prodigue l'outrage, on jette le louche et le soupçon sur les fonctions les plus sacrées.

Ces exagérations déplorables n'ébranleront pas les vrais catholiques. Mais elles causent une grande joie dans le camp ennemi. Elles mettent au large beaucoup d'esprits mal disposés d'avance, que la religion gêne, et qui ne demandent qu'un pareil prétexte pour s'affranchir de tous ses préceptes.

On dirait que c'est là ce que veulent les écrivains de la CANADA-REVUE et de la *Patrie* quand on voit avec quelle insistance ils réclament la liberté de tout dire, de tout faire.

Honnête homme !

"S'est-on ému, a-t-on vu lancé du haut de la chaire un de ces mandements foudroyants dont on écrase quelques bons garçons qui vont passer le dimanche au Parc, ou quelques jeunes enfants qui font trop légèrement tourner leur longue traine aux accents des valses d'un grand maître ?" (CANADA-REVUE, du 10, p. 178) — Les italiques sont de nous.)

"La grâce qu'on laisse donc à l'annexion, la politique, la France républicaine, les romans du *Courrier des Etats-Unis*, les danses à deux, le parc Solmer, les théâtres, les bibliothèques et les tendances modernes, et qu'on s'occupe donc un peu plus de l'abîme béant qu'on a sous les pieds." (*Patrie*, 10 Sept.)

Ces vengeurs de la morale, partisans de la morale libre !

Ces pères de famille vigilants, qui réclament à outrance la liberté des danses lascives, la lecture sans entraves de livres et de feuilletons immoraux.

Et ce sont ces livres, ces romans qui énervent et corrompent l'âme et de vos femmes et de vos filles pour les jeter dans les bras du premier polisson qui veut les séduire.

Il est malheureux que l'usage de la logique ne soit pas plus répandu.

On sème la corruption, et l'on voudrait récolter la chasteté.

Je renvoie pour appuyer mon dire aux listes d'ouvrages recommandés par la CANADA-REVUE et la *Patrie*.

Où, monsieur, il est malheureux que l'usage de la logique ne soit point plus répandu, on ne verrait pas en toutes lettres condamner la valse, la lecture du *Courrier des Etats-Unis* et les théâtres, dans un article ayant pour but d'excuser, sinon de justifier, une corruption en soutane comme on n'en a jamais vu de semblable depuis les jours du marquis de Sade !

Ah ! nous sommes partisans de la morale libre, parce que nous croyons qu'il est moins mal pour un jeune homme de fréquenter le Parc Solmer que pour un prêtre de perdre les âmes et démoraliser les familles !

Ah ! ce n'est pas l'abbé Guyhot qui a séduit les femmes et souillé les jeunes filles, ce sont les époux et les pères de famille eux-mêmes qui ont jeté leurs femmes et leurs filles dans les bras du saint homme !

Ah ! ce n'est pas l'abbé Guyhot qui a semé la corruption dans les rangs de notre société, c'est nous, tout simplement,

parce que nous prétendons que la danse à deux est un crime un peu moindre que les sacrements prostitués à la débauche la plus immonde !

C'est ce qu'on appelle — avec le calme dont il est parlé plus haut — des "pères qui réclament à outrance la liberté des danses lascives, la lecture sans entrave de livres et de feuilletons immoraux !"

Cher contradicteur — prêtre ou non — vous êtes tellement honnête, tellement logique, et vous avez une telle idée de la vraie morale, que l'abbé Guyhot ne vous renierait pas, et que nous vous soupçonnons fort d'avoir étudié à la même école.

Est-ce nous ou vous qui jetez en ce moment "le louche et le soupçon sur les fonctions les plus sacrées" ?

Citons toujours :

Mais nulle part le manque de logique n'a été plus frappant que dans l'histoire du scandale qui a jeté Montréal dans la stupeur.

Un prêtre tombe, ce n'est pas le premier, ce ne sera pas le dernier, hélas ! Ouvrez l'histoire de l'Eglise, vous en verrez bien d'autres. L'Eglise ne craint pas de laisser voir ses plaies saignantes. Qui a fait les schismes et les hérésies sinon des prêtres, des moines ou des évêques déçus.

Voyez l'époque qu'on a surnommée le siècle de fer, le 10^{ème} siècle, ou lisez seulement l'histoire du grand Léon X, par Audin, vous verrez que l'Eglise ne craint pas la lumière. Elle sait qu'il y a de tristes pages dans ses annales et elle ne cherche pas à les arracher.

S'il y a eu un Jean XII et un Alexandre VI, il y a eu des Léon et des Grégoire le Grand, des Innocent III et des Grégoire VII. S'il y a eu un cardinal Petrucci, il y a eu les Bessarion, les Bellarmin, les Charles Horromée. La liste des grands papes et des cardinaux illustres serait longue, et bien courte celle des prévaricateurs.

Un pape dont la vie n'est pas au niveau de ses fonctions trois fois saintes, un cardinal conspirateur et empoisonneur, qu'est-ce que cela signifie ?

Que les hommes même revêtus d'un caractère sacré sont encore des hommes, ne sont pas impeccables, qu'ils peuvent fouler aux pieds la justice et l'honneur, arracher de leur front l'auréole qu'y avait déposée une dignité auguste.

Mais en voilà, ce nous semble, beaucoup plus que le CANADA-REVUE n'en a jamais dit.

Comment, vous prétendez qu'il y a eu de mauvais papes, de mauvais cardinaux, de mauvais évêques !

Nous le savions, mais nous ne l'avons jamais dit.

L'Eglise ne les a jamais cachés, dites-vous.

Alors pourquoi donc sommes-nous tenus de cacher les abbés impudiques qui violent aujourd'hui nos foyers ?

Parce qu'il y a eu de mauvais papes, de mauvais cardinaux, de mauvais évêques, il faut donc bénir le ciel d'y ajouter aujourd'hui de mauvais curés !

Tenez, saint homme, écoutez ! Si le CANADA-REVUE avait osé dire : "Il n'y a rien d'étonnant à ce que nous ayons certains prêtres corrompus ; le clergé n'est pas infailible ; il y a eu des papes incestueux et des cardinaux empoisonneurs," il n'y aurait pas eu assez de gros mots dans votre vocabulaire orthodoxe pour nous abîmer sous leur avalanche.

Vous avez le droit, vous, de démantibuler des souverains pontifes qui ne vous ont rien fait ; tandis qu'il nous est défendu, à nous, de régenter un vicaire qui déshonore les siens et les nôtres !

Mais nous n'avons, jusqu'ici, répondu à peu près qu'à des inepties, voici que nous entrons dans le mensonge catégorique :

Que penseriez-vous d'un raisonnement de ce genre :
La marquise de Brinvilliers a été une célèbre empoisonneuse. Donc les marquises... ?

Un médecin, — il n'y a pas un siècle, — par ignorance ou par mégarde, empoisonne un enfant. Donc les médecins... ?

Un notaire commet un abus de confiance. Donc il ne faut plus confier d'argent aux notaires ?

Un marchand fait une banqueroute frauduleuse. Donc les marchands sont malhonnêtes... ?

Ce n'est guère conforme aux règles d'Aristote, n'est-ce pas ?

C'est ainsi qu'on raisonne à la CANADA-REVUE, et un peu aussi à la Patrie.

On s'en défend. Mais les protestations n'y font rien. Les choses sont là.

Eh bien, en lisant cela, il nous vient une comparaison sous la plume.

Supposons, un instant, que l'auteur de cet article soit un prêtre — puisqu'il y a eu un cardinal empoisonneur, la chose n'est pas impossible — supposons, dis-je, que l'auteur de cet article soit un prêtre, nous n'aurions donc pas le droit de dire qu'il ment ici d'une façon honteuse, scandaleuse, diabolique !

Où a-t-il vu, nous ne dirons pas un pareil raisonnement, mais l'ombre d'un pareil raisonnement, soit au CANADA-REVUE, soit à la Patrie ?

Mauvaise cause, monsieur, que celle qui ne peut se défendre que par le mensonge !

On ramasse deux ou trois sales histoires, dont l'une vieille de quinze ans — et quand elle serait d'hier, et quand on en raconterait encore dix, qu'est-ce que cela pourrait faire ? — et de là une charge à fond de train contre curés, vicaires, chapelains, voire contre l'évêque.

Mais si ces sales histoires sont vieilles de quinze ans, et que nous n'en ayons pas parlé, c'est donc que nous n'avons pas tout le plaisir qu'on dit à brasser des affaires scandaleuses.

Nous avons peut-être eu tort de n'en pas parler : l'impunité a multiplié les abus, a fait les scandales plus monstrueux.

Nous n'avons jamais fait pour cela de "charge à fond de train contre curés, vicaires, chapelains, voire même contre l'évêque".

Nous avons dit : Il y a certains curés, certains vicaires, qui déshonorent le clergé et compromettent le salut des âmes et l'honneur des familles ; les évêques doivent les chasser.

Nous ajouterons que c'est un crime de la part d'un évêque de donner une cure ou même un vicariat à un homme qu'il sait libertin, sacrilège et débauché.

Et c'est surtout ce dont nous nous plaignons.

Haines et colères surtout contre Saint-Sulpice dont les prêtres sont si vénérables et si vénérés en Europe, aux États-Unis et au Canada. On lance dans le public, toujours plus disposé à croire le mal que le bien — pas besoin d'une profonde psychologie pour savoir cela — des insinuations odieuses contre les sacrements les plus saints, les plus consolants, les plus nécessaires, contre les associations pieuses de femmes et de jeunes filles, contre les communautés religieuses.

C'est encore faux ! Les prêtres de Saint-Sulpice n'ont pas été plus visés que les autres.

"Insinuations odieuses contre les sacrements," nouveau mensonge, monsieur !

"Contre les associations pieuses de femmes" ; nous avons dit qu'elles étaient dangereuses, et la chose est assez prouvée, ce nous semble.

"Contre les communautés religieuses" ; c'est faux : contre *une*, oui ; et nous demandons une enquête.

C'est une perfidie indigne, je ne dis pas d'un catholique, mais d'un honnête homme. Non, ceux qui ont écrit dans la *Patrie* et la CANADA-REVUE peuvent avoir du fiel à épancher, des griefs personnels à venger, mais, à coup sûr, ils n'ont droit ni au titre de gentilhomme, ni au titre d'honnête homme, moins encore au nom de catholique.

Ce ne sont que de vulgaires calomniateurs, — et la logique n'est pas leur fort.

Qu'ils disent ensuite : Nous faisons des exceptions. Nous honorons le clergé. Vous le dites, mais vous n'en faites rien. Vos perfides insinuations ne font pas d'exception. Ce sont des écrits comme les vôtres qui justifient des propos ignobles comme celui-ci :

"Les curés canadiens font une noce d'enfer avec toutes leurs paroissiennes sous couleur de patriotisme."

Vous savez que cela est odieusement faux. Vous savez que s'il y a des chutes elles sont toujours très rares, et néanmoins vous écrivez comme si le fait se répétait tous les jours. Si vous vouliez donner un démenti au sale avancé du *Premier Arrondissement*, Paul Vibert pourrait vous rire au nez et vous répondre : "Hé ! mes bons, vous pensez comme moi."

Que tel soit le sens général de vos écrits, c'est ce que le *Chronicle* du 13 a parfaitement compris et c'est ce qu'il flagelle dans un article très digne et très juste dont nous le remercions cordialement. C'est le cas de dire qu'il y a plus de justice à attendre d'un adversaire loyal que d'un ami déloyal.

Il faudrait citer cet article tout entier. En voici quelques phrases qui feront plaisir à plus d'un catholique : "Ce sur quoi nous attirons l'attention, c'est la condamnation en masse du clergé catholique par un journal canadien-français, parce qu'il s'est trouvé un prêtre qui dans un moment de faiblesse a oublié sa sainte vocation, a anéanti le bonheur d'un foyer, a honteusement déserté la carrière qu'il avait juré de poursuivre avec honneur et droiture. Il y a plusieurs centaines de prêtres dans cette province dont la vie est un modèle de dignité et de chasteté. Eu égard à leur grand nombre, il y a bien peu de méchants."

"En règle générale il n'y a pas dans le monde de clergé plus moral que celui que nous avons ici. C'est donc un acte infâme, de la part de la revue en question, de représenter la conduite criminelle comme la conduite de l'ordre entier..."

"Le clergé du Canada a toujours été au-dessus de tout reproche."

C'est un journal protestant qui parle ainsi à la honte de certains journaux catholiques.

Nous reproduisons ceci, parce que nous voulons reproduire l'article tout entier, sachant notre cause assez bonne pour ne pas redouter, nous, le grand jour et la contradiction.

Nous nous associons de grand cœur à ce que le *Chronicle* de Québec dit de notre clergé en général.

Nul n'est prêt à le proclamer plus haut que nous.

Notre éminent confrère sera donc bien étonné de lire ceci, lui qui a pris pour argent comptant l'accusation mensongère qu'on porte contre nous d'avoir condamné le clergé en masse, parce qu'il s'est trouvé dans son sein un prêtre corrompu.

Il devrait pourtant mieux connaître la plupart de ses confrères québécois.

Oui, Messieurs de la *Patrie* et de la CANADA-REVUE, l'Eglise est parfois la victime de tristes déflections. Elle fait des pertes. L'orgueil, comme à Maskinongé (oui, parlez-nous de l'abbé Hendricks ? il a fait énormément de bien à la religion par où il a passé !), la luxure, comme pour le malheureux héros du dernier scandale, l'intempérance, toutes les passions mauvaises lui enlèvent des enfants. C'est son honneur. On la quitte, non qu'on ne l'estime pas, mais parce qu'on ne saurait vivre chaste, ni pardonner une injure.

D'autre part, la prière, l'étude, la science avec la dignité de la vie réparent ces pertes et donnent à l'Eglise des enfants comme les Newman, les Fabor, les Manning, et des centaines d'autres chaque année, qui font sa consolation et sa gloire.

Oui, les ministres de l'Eglise tombent parfois pour avoir négligé la prière qui donne une force qui n'est pas humaine. Mais là n'est pas la question, je l'ai assez démontré.

La morale de l'Eglise est-elle pure, ses enseignements sont-ils salutaires, ses sacrements sont-ils saints, la grande, la très grande majorité de ses prêtres sont-ils dignes de leurs fonctions, nos évêques ont-ils droit au respect ? Voilà ce qu'il fallait se demander.

Si l'on n'admet pas cela, on n'est pas catholique. Si on l'admet, on devrait par amour pour l'Eglise, qui est *une mère*, prendre part à sa douleur et à son deuil au lieu d'augmenter l'un et l'autre en donnant au scandale un lamentable retentissement.

Qui donc a donné du retentissement à cette affaire, sinon les journaux qui voguent sous le même pavillon que le *Quotidien* ?

Nous n'en avons parlé, au nom de la morale publique outragée, que du jour où la publicité a été complète.

Et si nous parlons encore aujourd'hui, grâce à qui ?

A vous, monsieur, qui vous faites indirectement le défenseur de la lubricité sacrilège, en attaquant, en vilipendant et en calomniant ceux qui en souffrent et qui s'en plaignent.

C'est une obligation pour tout catholique de dénoncer à leurs supérieurs légitimes les prêtres qui pourraient manquer à leur devoir. Ces accusations quand elles sont fondées et prouvées ne sont jamais prises à la légère. Je dis prouvées : un prêtre a autant de droits que le dernier des criminels.

Entendons-nous : il y a *prouvé* et *prouvé*.

Pour nous, un prêtre doit être au-dessus du soupçon.

Si sa conduite est louche, il n'a plus notre confiance.

Il peut être innocent, nous ne le proclamons pas coupable ; mais nous préférons un autre conseiller spirituel.

Si l'on nous dit qu'il y a quelque part un chien enragé, nous n'attendrons pas que M. Pasteur soit venu nous le *prouver*, pour nous en défier.

L'Eglise s'est occupée avec une sollicitude extraordinaire du salut de tous ses enfants. Pour quiconque connaît les réglemens qui président au choix et au changement des confesseurs dans les communautés religieuses, il est évident que, si l'iniquité existait jamais, elle ne saurait se cacher longtemps.

Les châtimens qui menacent les prévaricateurs, sans être aussi sévères qu'autrefois, lorsque les *libertés modernes* n'avaient pas ôté à l'Eglise l'exercice du pouvoir coercitif qui est de son droit, restent encore assez terribles.

Nous aurions beau jeu, n'est-ce pas, sans les libertés modernes ? C'est dommage vraiment ; un bon petit fagot ferait bien votre affaire et la nôtre, par le temps qui court !

Ce n'est plus sans doute la dégradation proprement dite, c'est la dégradation morale, la privation de toutes les fonctions sacrées, c'est le découronnement, c'est le déshonneur, c'est une sorte de mort civile et religieuse : pour un homme qui a un reste de foi, c'est une vie pire que la mort.

Et là, mieux que dans les diatribes des journaux malintentionnés, se trouve la vraie sauvegarde des âmes et de l'honneur des familles.

JUSTICE.

Lévis, 14 sept. 1892.

Eh bien, nous demandons la stricte observation de ces règles, et tout le monde sera content.

Au moins le scandale aura servi à quelque chose.

Voilà ! on demandait la reproduction de l'article du *Quotidien*, nous l'avons reproduit. Le *Quotidien* en ferait-il autant de notre réponse ?

Nous l'en défions bien ; nous connaissons trop ces bons messieurs pour croire un instant à la moindre loyauté de leur part.

Avant de terminer, un mot de plus.

Dans un précédent article intitulé *Un Conseil*, nous avions prévenu les autorités ecclésiastiques qu'il se passait des choses dignes de leur attention non loin du palais de Sa Grandeur Mgr l'archevêque Fabre.

Aussitôt que la *Minerve* — dans son zèle à défendre le clergé — en eût charitablement inféré que nous visions l'entourage même de Mgr l'archevêque, nous avons publié spontanément la rectification suivante :

“ A mon grand regret, j'apprends que les paroles dont je me suis servi dans le dernier paragraphe de mon article intitulé : *Un Conseil*, ont été interprétées comme visant l'entourage de monseigneur. Ce sont les termes dont la *Minerve* s'est servie. Je déclare catégoriquement que cela n'a jamais été le sens de mes paroles, et je déplore la malheureuse interprétation qu'on lui a donnée. (Signé) — A. FILIATREULT.”

Or, dans le même numéro du CANADA-REVUE où nous insérions ces lignes, il s'est glissé à notre insu, dans un article d'un de nos correspondants — écrit auparavant, du reste — un mot relatif à l'archevêché, que nous déplorons sincèrement et répudions sans hésitation.

Sûr de la justice de la cause que nous défendons, dans les circonstances malheureuses où nous nous trouvons engagés malgré nous, moins que jamais nous ne voudrions être injuste envers qui que ce soit.

Nous sommes heureux de reconnaître les vertus personnelles qui font l'honneur de cette partie de notre clergé au moins.

C'est là une consolation dont nous ne chercherons pas à priver ni les autres ni nous-même.

A. FILIATREULT.

PARLER OU SE TAIRE

Dans une parodie des œuvres de Racine, où la tragédie d'*Esther* est assez malmenée, se trouve ce calembourg atroce.

Il faut parler, Esther !

Il faut parler et se taire, traduit le commentateur.

C'est assez l'attitude que certaines personnes auraient désiré nous voir prendre au sujet des derniers scandales religieux, sur lesquels nous nous sommes exprimés avec une énergique conviction qui nous a valu l'approbation du public en général et de certains membres du clergé en particulier — très en particulier, par exemple.

Ce n'est ni pour ceux-là ni pour ceux-ci qu'il est aujourd'hui nécessaire d'écrire ; leur conviction est faite et l'appui qu'ils nous donnent nous a convaincu que nous avons agi sagement en jetant dans la population le cri d'éveil qui sera une protection pour l'avenir.

Les lettres de remerciements nous sont arrivées par paquets de la part de tous ceux qui ont souffert en silence depuis des années, qui ont vu et se sont tus.

On n'a pas l'idée de tout ce que peut recouvrir de crime les dehors brillants d'une institution autocratique ; il a fallu à la France les affres de l'invasion prussienne pour apercevoir tout ce que couvrait le manteau de pourpre parsemé d'abeilles d'un monar-

que tout-puissant ; il a fallu à Montréal l'audace, la conviction d'impunité d'un prêtre étranger introduit dans le diocèse, pour montrer, non pas au peuple qui le savait, mais aux autorités ecclésiastiques qui paraissaient l'ignorer, toute l'étendue du mal qui minait en-dessous non seulement le personnel, mais jusqu'aux institutions.

Quelqu'un, dont je ne citerai pas le nom, nous disait : l'explosion de ce scandale a été *providentielle* !

Et ce cri sincère signifiait bien la terreur qu'il éprouvait à l'idée seule que cet état de choses eût pu se continuer et porter plus loin encore son œuvre dévastatrice.

Je demandais dans le titre de cet article s'il faut parler ou se taire ; dévoiler le scandale ou le cacher ; dénoncer le coupable ou l'abriter ; sauver l'enfant au risque de tuer la mère, et je tombe justement sur un article de M. Jules Simon où se trouve traitée cette question à un autre point de vue, il est vrai, mais avec une sûreté de touche qui nous permet de lui trouver une application immédiate dans les circonstances présentes :

"Question délicate : Si un ami est menacé d'un péril, faut-il l'avertir, au risque de l'effrayer, ou se taire, au risque de le laisser désarmé ?

"Ma réponse sera bien nette. Il faut l'avertir, en vertu du fameux proverbe qu'un homme averti en vaut deux.

"Je tiens pour certain que celui qui s'est tu quand il pouvait avertir est responsable du mal qui se produit. Sa responsabilité ou, pour parler plus exactement, sa culpabilité s'accroît encore quand il était chargé, par la nature ou par la loi, de veiller à la sécurité de la victime.

"Vous craignez, dites-vous, d'effrayer. Mais craignez aussi de tuer, mon ami. Et, après tout, rappelez-vous qu'on n'effraye que les poltrons.

"Cette curieuse prétention de respecter la tranquillité de ceux dont on doit assurer la sécurité serait d'un bel effet à la guerre ! — Vous étiez en faction, vous avez vu l'ennemi venir et vous ne nous avez pas prévenus ? — Mon capitaine, je n'ai pas voulu vous effrayer, vous et les camarades. Une telle réponse est bonne à mettre dans un vaudeville, pour faire rire le parterre ; mais le soldat qui l'a faite sérieusement mérite d'être fusillé.

"Ne pas parler, dans certains cas, c'est mentir, et mentir, c'est trahir.

"C'est trahir aussi que de laisser les arsenaux vides à la veille d'un combat et de ne pas préparer des surveillances et des ambulances à la veille d'une épidémie. Les précautions que l'on prend n'amènent pas la guerre ; elles peuvent l'empêcher ; elles diminuent à coup sûr l'horreur de ses conséquences. Cette doctrine est vraie, quel que soit l'ennemi qui se présente, qu'il s'appelle guerre ou peste."

Nous avons mission de protéger le public comme journalistes, le devoir de protéger la religion, comme catholiques, et nous n'avons manqué à aucun de ces devoirs.

Nous avons mis le clergé en garde contre certains de ses membres qui menaçaient de compromettre la religion elle-même après avoir prostitué leur saint ministère.

Nous avons prévenu le public de ce qui s'était tramé dans certains endroits contre la sécurité et l'honneur de la famille ; nous l'avons rappelé lui-même à la décence et à la convenance dans ses relations intimes avec les membres du clergé.

Agir autrement, c'eût été mentir et trahir.

Nous ne sommes ni des menteurs ni des traîtres.

Ceux qui nous attaquent ne pourraient pas en dire autant.

DUROC.

Le service de téléphone dont nous ne jouissons pas actuellement est pitoyable.

Depuis que le Bell a repris le monopole, tout va de mal en pis.

D'abord toute cette administration-là est d'une morgue, d'une insolence et d'une mauvaise volonté écœurantes vis-à-vis du malheureux abonné dont elle daigne percevoir les paiements...régulièrement d'avance.

Les fils sont assez mal posés pour que le langage le plus clair dégénère en charabia ou volapuck indescriptibles.

Les suaves nymphes qui président aux destinées du tableau récepteur n'ont d'oreilles que pour les fadasseries des clercs de nos banques britanniques, et négligent le pauvre canadien qui se refuse à honorer le cornet téléphonique des sons retentissants de la langue des Shakespeare et autres rasoirs.

Toute blague à part, il est ridicule que dans la partie française de cette ville, dont la population est la majorité, on soit obligé de parler en anglais si on veut obtenir la connection dans un délai sinon rapide, au moins raisonnable.

Il est bon que tout cela cesse. La compagnie Bell a trop duré et le public en a plein le dos, que dis-je, beaucoup plus que cela.

Ayons une concurrence, il n'est que temps.

Le programme du parc Sohmer emprunte cette semaine un intérêt tout particulier à la présence d'une troupe d'acrobates qui ont obtenu un succès immense. Les Glinserettis, c'est ainsi qu'ils se nomment, sont six, et accomplissent des exploits du genre de ceux des Trois Judges ; mais quelquefois beaucoup plus audacieux.

Les sauts périlleux, les pyramides formées au milieu même de ces sauts périlleux, font frémir l'assistance ; l'audace de ces acrobates n'a d'égale que leur force musculaire, leur agilité et leur sûreté de coup d'œil. Des tonnerres d'applaudissements ont salué leur première apparition à Montréal.

Les deux petites sœurs McCoy font aussi l'admiration de ceux qui assistent depuis quelques jours aux représentations du parc Sohmer. La plus jeune, une fillette de 9 ou 10 ans, fera certainement une artiste ; elle en a déjà le cachet. On se plaint un peu de la chaleur qui règne dans le pavillon depuis qu'on a commencé à le clore pour l'hiver ; mais il est peu probable que cet inconvénient dure longtemps, à cette époque de l'année.

CANADA-REVUE

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Publiée par la Compagnie de Publication du CANADA-REVUE.

Directeurs :

Président : L. E. Morin, sr. ; Directeur-Gérant : A. Filiatreault ;
J. Emile Vanier, J. A. C. Madore, Joseph Fortier.

Rédacteur-en-chef : MARC SAUVALLE.

Secrétaire de la rédaction : A. FILIATREULT.

PRIX DE L'ABONNEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

Plus 50 cents pour livraison dans la ville de Montréal ; prix du numéro : 10 cents.

312 RUE CRAIG, MONTREAL,

R. P. BOITE 324.

Téléphone Bell 6826

Le temps, l'espace et le soin de nos propres affaires ne nous permettent pas de répondre à tous les braillards qui nous jappent aux mollets.

Nous n'ennuions certainement pas les gens intelligents qui nous lisent à des chicanes idiotes avec des individus *idem*.

Le CANADA-REVUE suit tranquillement sa route et fait son chemin.

L'utilité des pseudonymes étant d'éviter des personnalités et de provoquer la discussion des articles et des questions sur leur propre mérite, la signature DEMOS disparaît aujourd'hui de nos colonnes.

Nous sommes heureux d'accuser réception de l'*Amérique Française*, le journal de notre bon ami Napoléon Thompson, de New-York. L'*Amérique Française* est le seul journal français illustré paraissant régulièrement en Amérique.

Le dernier mot sur les scandales nous est fourni par le journal *l'Étudiant* :

"Quant à nous, que la chute de Lucifer ne nous fasse point douter de la bonté et de la vaillance de saint-Michel."

F. A. BAILLAIRGÉ, Pte.

Monsieur L. Fréchette a publié dans le *Canadien* de mercredi une lettre, dans laquelle il définit sa position vis-à-vis nous, dans les circonstances présentes, comme catholique ami du clergé, comme littéraire et comme employé public.

Nous sommes heureux de dire que nous approuvons en tous points la lettre de M. L. Fréchette.

Certains journaux ont mentionné le nom d'un abbé Perrin, comme tenant depuis nombre d'années une conduite scandaleuse, et le public pourrait être porté bien à tort à en rendre responsable l'autorité ecclésiastique du diocèse de Montréal.

Nous savons, malheureusement, que l'autorité est im-

puissante contre ce prêtre qui n'appartient pas à son diocèse, qui n'appartient même à aucun diocèse canadien, et vis-à-vis duquel tous les moyens de persuasion, de coercition même, ont été essayés dans les limites du possible.

C'est un cas très regrettable, mais l'abbé Perrin est seul responsable du scandale.

Le portrait de l'abbé Guyhot, qui paraissait mardi dans les colonnes de la *Presse*, avait été offert au CANADA-REVUE lundi dernier. Nous avons catégoriquement refusé de le publier, notre intention n'ayant jamais été de créer le scandale, mais bien de le flétrir, et d'en empêcher à l'avenir la répétition :

Les feuilles bien pensantes ne partagent pas nos scrupules.

Le *Matin*, de Québec, est disparu de la circulation. C'était, après le *Courrier du Canada*, l'éteignoir le mieux réussi des deux hémisphères, sans même excepter l'*Étendard*. Il est rumeur qu'un autre organe des bons principes, qui branle dans le manche depuis longtemps, et qui ne paie même pas les salaires de ses rédacteurs, est à la veille d'en faire autant.

Ce ne seront pas les honnêtes gens qui le regretteront.

Nous apprenons qu'en dépit de l'attitude loyale et chrétienne des autorités ecclésiastiques et des organes autorisés de l'archevêché, nous sommes en butte aux insultes, aux calomnies et aux menaces de certains défenseurs très zélés, sans doute, mais mal inspirés.

Il est inutile de dire que nous ne désarmerons sûrement pas devant des menaces ou des grossièretés de personnages infimes, et, de plus, nous voulons que cela cesse.

Si on entendra encore parler de nous.

La lettre suivante se passe de commentaires :

To the Editor of CANADA-REVUE :

Sir,—I regret very much that I am not able suitably to express in French my cordial thanks and obligations to you for the great good you have done this community by the moral courage and manly ability you have shown in denouncing misconduct on the part of certain bad men who have unfortunately got into holy orders. I have personally good reason to feel hopeful and thankful that, by your advocacy and the support of all honest men, the insidious influence of corrupt and corrupting clerics will be checked. Christians of every name must feel vexed and humiliated when the ordained professors and leaders of our religion use their sacred office to pollute our wives and daughters.

Permit me to suggest that you have now an admirable opportunity to place before your readers the great moral principles professed by all systems of religion, and upon which all civilized society is based: the promotion of truth and righteousness, — equal liberty, equal justice, and the most reasonable philosophy of the Universe and of Life, — how the universe is governed, and how we ought to live. The pursuit of these things seems to me true religion.

A CATHOLIC.

MONTREAL, 18th Sept., 1892.

FEUILLETON DU CANADA-REVUE

CHERE ADOREE

(Suite)

XXVII

Belin dut le lui rappeler : " Elle était libre de ne partir que le lendemain, mais si elle partait le soir même... "

— Oui, vous avez raison. Je les tiens éveillés.

A cette idée que ses enfants, qu'elle couchait tous les soirs depuis si longtemps déjà, qu'elle aidait à s'endormir, qu'elle veillait pendant leur sommeil, allaient se trouver seuls, sans personne auprès d'eux, l'appeler peut-être sans qu'elle les entendit, se réveiller sans la voir, qu'une étrangère, bientôt, la remplacerait... à cette idée, ses larmes si longtemps retenues jaillirent de ses yeux.

Vite, Jeanne la rejoignit, et se pressant contre elle, tout bas :

— Courage, je vous en prie, courage.

— Personne ne nous voit que Belin, fit-elle, et il ne nous trahira pas.

— Oh ! je sais bien... Mais ce n'est pas pour les autres, c'est pour moi... Si vous manquez de courage, moi aussi, j'en manquerai... et alors, vous savez...

— Je ne pleure plus, fit-elle, voyez... Monsieur Belin, voulez-vous être assez bon pour faire descendre ma malle et demander une voiture ?

— Volontiers.

Un peu plus il aurait dit : avec plaisir, avec bonheur, tant il était pressé d'en finir. M. de la Tour l'avait prié de le remplacer, d'assister au départ, et il aurait préféré une autre mission, le pauvre cher homme !

Pendant son absence, Fernande, s'appuyant d'un côté sur Jeanne, de l'autre sur Paul, les pressant contre elle, parcourut une dernière fois l'appartement qu'elle venait d'habiter : le petit salon, les chambres des enfants, et, au milieu, la sienne, qu'elle aimait tant, à cause du voisinage. Elle voulait fixer dans sa mémoire l'image de ces lieux qu'elle ne reverrait probablement jamais, afin de les revoir toujours à l'aide du souvenir.

Puis, comme Belin était revenu et qu'on enlevait la malle, elle sortit de l'appartement, toujours ses enfants bien pressés contre elle, et tous trois, suivis de leur vieil ami, descendirent lentement, silencieusement, l'escalier. On aurait dit la villa déserte, en deuil : personne sur ses paliers, dans les corridors, toutes les portes fermées. M. et Mme de Latour s'étaient, depuis longtemps, retirés chez eux pour ne gêner en rien ce départ et ces adieux.

Au bas de l'escalier, tous trois, toujours réunis traversèrent le vestibule, arrivèrent sur le perron et descendirent les marches près desquelles la voiture attendait.

Alors Fernande, rompant le faisceau, se détachant du groupe, prit d'abord Paul dans ses bras et l'embrassa très vite, mais très fort, à pleines lèvres, sur le front, les cheveux, les joues. Puis, le quittant et se tournant vers Jeanne, elle se baissa, tandis que l'enfant se grandissait, et leurs lèvres, se rencontrant, échangèrent un long baiser.

" Au revoir, à bientôt ! " cria Paul. Puis la voiture se referma sur Mme Villiers et sur Belin, qui avait voulu accompagner sa vieille amie. Longtemps, il n'entendit que ses sanglots. C'était bien le moins qu'elle pût pleurer maintenant à son aise, tout son compte.

Lorsqu'il la vit plus calme, il lui demanda si décidément elle ne préférerait pas rester à Paris.

— Non, non, moins que jamais !... Conduisez-moi à une

gare quelconque... J'attendrai le départ d'un train... Vous avez dit aux enfants que j'allais au Havre. Pourquoi pas le Havre ?... Oui, la mer. Je me sentirai moins seule auprès d'elle. Nous avons vécu si longtemps ensemble ! Je lui ai tant de fois parlé de mes enfants ! Puis, souvent, comme moi, elle se désole, elle se lamente, elle gémit, elle crie... Je me plaindrai. Je crierais avec elle.

XXVIII

Les beaux jours de Royat sont revenus avec l'été. On ne trouve plus à s'y loger, ce qui est le comble du succès pour un établissement thermal, et le comble de l'ennui pour les malades. Baigneurs et baigneuses se disputent un bain, une douche, souvent un simple verre d'eau. Les médecins courent affairés de celle-ci à celle-là, puis à l'autre. Les deux casinos luttent d'efforts et d'annonces pour attirer la foule. Opérettes, comédies, drames, vaudevilles se succèdent sans interruption, sans pitié, sans merci. Les petits chevaux tournent, tournent, tournent du matin jusqu'au soir. L'orchestre ne s'arrête plus. On le dirait enragé. Dans les allées, on ne se promène qu'en musique. On fait tout avec accompagnement : si on parle, on croit chanter ; si on marche, on croit danser.

Société très mélangée ; des Auvergnates, bien entendu, elles sont chez elles... des provinciales, tant mieux, il y en a maintenant de charmantes et de très parisiennes... Très peu d'artistes, ils trouvent Royat trop bourgeois, et peut-être ne se trompent-ils pas... Encore moins de demi-mondaines, elles manqueraient leur saison... Mais quelques mondaines entières, complètes, souvent jolies, très élégantes, surtout par opposition. Le contraste les sert... Tous, au bruit des violons, des flûtes et des cymbales, vont, viennent, courent de la source Eugénie à César et à Saint Mart. Ce qu'on boit ! Et ce qu'on mange aussi : entre deux verres d'eau que de coups de dents donnés à son prochain et à sa prochaine ! Le prochain ne se plaint pas si la prochaine est jolie. Il se contente de la mordre à son tour, pour tuer le temps.

Cette année-là, celle de notre récit, les Parisiennes de Paris étaient plus nombreuses que d'habitude par ordonnance du docteur X..., qui avait conseillé les eaux de Royat à la plupart de ses clientes, afin de les avoir sous la main et de les soigner, tout en se soignant lui-même, dans son pays natal, à l'ombre de ses montagnes, comme le voulait sa sœur. Un médecin en renom peut souvent ainsi augmenter et... embellir la clientèle d'une station thermale, surtout lorsqu'il s'agit d'eaux comme celles de Royat, très accommodantes, qui guérissent la bronchite comme la goutte, en passant par la dyspepsie, sans oublier les névroses de tous genres.

Au nombre des nouveaux habitants, pour le mois d'avril, il fallait compter M. et Mme de la Tour, leurs enfants et Belin. Le docteur X..., après avoir découvert à chacun d'eux une maladie existante ou prochaine que Royat devait nécessairement guérir ou prévenir, les avait décidés à le suivre et logés dans une villa voisine de la sienne. Au fond, il tenait à ne pas se séparer d'un de ses sujets les plus intéressants la petite Jeanne, dont l'état depuis quelque temps lui causait certain souci.

Il avait compté d'abord, pour la remettre, sur un changement d'air, une hygiène intelligente, l'excellence du climat... et voilà qu'au lieu d'obtenir l'amélioration espérée, il constatait, au contraire, un dépérissement graduel, des troubles fonctionnels assez graves, certains symptômes d'une névrose encore indéterminée, mais qui menaçait de prendre un caractère inquiétant. A quelle influence attribuer ce grand malaise tout près de la maladie ? A la puberté prochaine, à quelque transformation sur le point de s'accomplir ? Peut-être. Cependant, pour plusieurs

raisons, et par suite de diverses remarques, il était plutôt tenté de donner à cet état une cause toute morale... et son embarras en augmentait : quelle tristesse, quelle douleur pouvait avoir cette jeune fille si choyée, si gâtée, tant aimée?... Il cherchait, il interrogeait même sa sœur.

— Que penses-tu, toi ? Un chagrin sérieux peut-il s'être glissé dans une existence comme celle-là ?

— Je ne sais pas... Quand il m'arrive de lui demander si elle a quelque peine, aussitôt elle sourit et affirme qu'elle est très heureuse.

— Cependant, elle refuse, m'as-tu dit, tous les plaisirs qu'elle aimait autrefois ?

— Oui, pour la distraire, la réveiller de son apathie, je lui ai proposé, l'autre jour, d'organiser ici, à Royat, une représentation comme celle que nous avons donnée à Paris. Le public aurait peut-être été plus mêlé : aux enfants de tes clients se seraient joints, bien entendu, mes petits pauvres, toutes mes petites Auvergnates de l'été dernier. Mais le succès de Jeanne, si elle avait redit son monologue, n'en aurait été que plus éclatant.

— Eh bien ! elle n'a pas voulu ? demanda le docteur.

— Ah ! si tu l'avais vue, si tu l'avais entendue ! Elle s'est élancée dans mes bras en criant : " Non, non, pas cela, pas cela, je vous en supplie, plus de monologue, plus de représentation, plus de fête ! " Et, ensuite, une de ces crises auxquelles elle est sujette en ce moment.

— Et cela ne t'a pas étonnée ?

— Si ! Tu le vois bien, puisque je t'en parle.

— Mais cela ne t'a rien appris ?

— Non... et à toi ?

— Moi, je me rappelle une remarque que j'ai faite autrefois devant Mme Villiers... Je l'avais oubliée... et je crois bien que tu as eu raison de m'en faire souvenir... Dis-moi, as-tu jamais su, au juste, pourquoi Mme Villiers avait quitté si précipitamment ses élèves Jeanne et Paul de Latour ?

— Non, je n'ai pas osé le demander ; mais j'ai cru comprendre qu'il y avait eu une scène entre la belle-mère et l'institutrice...

— À la suite de notre représentation, continua le docteur. Tu dois même te rappeler que Mme de Latour est partie très vite, avant tout le monde, sans nous dire adieu, sans nous remercier.

— Parfaitement, et cela m'a été d'autant plus sensible que je voulais féliciter Jeanne de son succès.

— N'est-ce pas le même jour aussi que Mme Villiers a quitté la villa d'Auteuil ?

— Oui, le même jour, puisque le lendemain elle m'écrivait du Havre, pour m'apprendre son départ précipité, s'excuser de ne nous avoir pas dit adieu et me prier de lui donner, de temps à autre, des nouvelles de ses élèves... Pourquoi toutes ces questions ?

— Tu ne vois pas ?

— Non, je l'avoue.

— Eh bien ! tes réponses mêlées à mes souvenirs, éblouissent maintenant d'une façon certaine que notre représentation a provoqué le départ de Mme Villiers... que si ma petite malade éprouve une telle émotion lorsque tu lui parles d'une nouvelle fête, c'est qu'elle aime son institutrice d'une façon toute particulière, exagérée, comme je l'ai remarqué un jour... enfin, qu'elle souffre de son départ au point d'en mourir peut-être... si je n'étais pas là.

Le lendemain de cette conversation, on vint en toute hâte prier le docteur X... de passer chez M. de Latour. Pour la seconde fois depuis vingt-quatre heures, Jeanne avait une crise nerveuse, si violente cette fois, que tout le monde prenait peur : palpitations, étouffements, oppression de l'épigastre, agitation des membres, sentiment très prononcé de strangulation.

Quand elle fut calmée, apaisée, grâce aux soins, à la présence surtout du docteur, celui-ci entraîna M. et Mme

de Latour dans la pièce voisine, et leur dit, sans préparation, avec sa brusquerie habituelle :

— Cela recommencera demain, après-demain, et, de jour en jour, la crise, l'attaque sera plus longue, plus violente.

— Comment, même avec vos soins, vos remèdes ! s'écria Mathilde de Latour.

— Ils n'apporteront qu'un soulagement accidentel... et encore ! Le mal restera.

— Il est donc inguérissable ? demanda M. de Latour.

— Nullement, car vous pouvez le guérir, comme vous l'avez causé.

— Moi, je l'ai causé !

— Oui, en ne tenant pas assez compte de la puissance active de votre fille... c'est à dire du trop-plein d'affection, de tendresse, d'amour qu'elle a dans le cœur... Vous mettez auprès d'elle, dans sa vie la plus intime, une personne qu'elle ne tarde pas à chérir de toutes ses forces ; puis, brusquement, du soir au matin, vous les séparez l'une de l'autre.

— Vous voulez parler de l'institutrice de mes enfants, de Mme Villiers ?

— Sans doute, il faut bien que je parle d'elle. Un médecin a le droit d'être indiscret.

— Vous ne pouvez pas l'être avec nous, docteur... Mais, pour la première fois de votre vie, peut être, ne vous trompez-vous pas ? De mon côté, j'ai observé, j'ai étudié ma fille, et savez-vous, au contraire, ce qui m'a frappé, ce qui m'a même affecté, je vous l'avoue ? L'impression très faible, très fugitive, que ce départ a produite sur elle, et combien le souvenir de son institutrice s'est vite effacé de son esprit.

— Vous croyez cela. Eh ! rappelez cette institutrice, rendez-lui sa place d'autrefois, et vous verrez...

— Je crains, docteur, que Mme Villiers, pour des raisons particulières, ne puisse pas reprendre ses anciennes fonctions ; mais ce que vous me dites, ce que vous m'affirmez ne me permet pas d'hésiter : je vais lui écrire pour la prier de venir voir son ancienne élève.

— Bien, nous aviserons ensuite.

Seul avec sa femme, M. de Latour lui dit :

— Vous ne m'en voulez pas, ma chère Mathilde, de l'engagement que j'ai cru devoir prendre ?

— Non, mon ami, seulement il était inutile.

— Je ne comprends pas.

— Avant-hier, lorsque la crise qui nous a tant effrayés s'est produite, j'ai écrit moi-même à Mme Villiers, en votre nom.

— Ah ! merci, merci du fond du cœur ! Mais, reprit-il, vous croyez que Jeanne...

— Je n'ai pas à m'occuper de cela, fit-elle en l'interrompant. Il suffit que votre fille soit malade, vraiment malade pour que j'appelle sa mère.

Il lui serra silencieusement la main pour la remercier de nouveau et dit :

— Alors, si... elle est prévenue depuis deux jours, elle peut arriver d'un moment à l'autre.

— Oui, je l'attends.

— Ne trouvez-vous pas qu'il faudrait avertir Jeanne ?

— J'y songeais... Si le docteur ne se trompe, je craindrais pour elle une trop grande surprise.

Ils retournèrent auprès de la malade, et doucement, avec des précautions infinies, tout en causant d'autres choses, ils lui dirent que le docteur X... avait ordonné à Mme Villiers de faire une nouvelle saison à Royat, qu'on l'attendait très prochainement, le jour même peut-être, et quelle ne manquerait pas sans doute de venir, dès son arrivée, voir ses élèves.

Le visage de Jeanne s'éclaira, un sourire... comme un sourire de triomphe. passa sur ses lèvres, mais elle ne répondit rien.

— Cela ne te fait pas plaisir de voir ton ancienne institutrice ? lui demanda son père.

— Si, papa, fit-elle très froidement, avec indifférence presque.

Vers six heures, le même jour, Belin, effaré, épouvanté, rejoignit M. et Mme de Latour, qui se promenaient dans le jardin de la villa.

— Oh ! mon Dieu ! oh ! mon Dieu ! faisait-il en levant les bras au ciel.

— Qu'y a-t-il, mon ami ? lui demanda M. de Latour, sans se troubler, car il devinait la cause de cet émoi.

— Ce qu'il y a ! ce qu'il y a ! Elle, elle, ici... Fernande ! Je viens de la voir descendre de voiture devant la maison... Ce n'est pas moi qui l'ai appelée, qui l'ai prévenue. Ce n'est pas moi, je le jure.

— Nous le savons, monsieur Belin, dit Mathilde, puisque c'est nous.

— Vous, vous !

— Oui, quoi qu'il arrive, vous n'aurez cette fois aucun reproche à vous adresser.

— J'aime mieux ça... C'est égal, la voir revenir ici ! Cela me fait presque le même effet que la première fois.

Il allait se laisser tomber sur un banc du jardin. M. de Latour lui prit le bras et l'entraîna vers la maison en lui disant :

— Remettez-vous, mon cher et veil ami... Songez à l'étonnement, aux soupçons que votre trouble pourrait faire naître... Jeanne est malade, son ancienne institutrice, de passage à Royat, vient la voir. Rien de plus simple... Il peut même arriver qu'elle nous offre ses soins, ses services, et que, dans l'inquiétude où nous sommes, nous les acceptions, heureux d'entourer notre enfant d'une affection, d'un dévouement de plus... Pour Paul, pour Jeanne, pour nos gens, pour tout le monde, il n'y a pas autre chose. Rassurez-vous donc.

Il s'interrompit en apercevant Fernande qui d'un pas rapide, presque en courant, venait à lui.

— Jeanne est malade... Vous n'avez appelée... C'est donc bien grave !

Il essaya de la rassurer. Mais haletante, oppressée par l'émotion et sa course rapide, elle continuait :

— Vous me trompez. Elle est en danger.

— Du calme...

— Ah ! vous avez peur de m'apprendre... Je suis arrivée trop tard... Elle est morte !

— Je vous jure que non.

— Où est elle ?... Je veux la voir.

— Certainement, vous la verrez, dans un instant... Mais, pour lui éviter une trop vive émotion, il faut qu'on la prévienne... et aussi que vous ayez recouvré votre sang-froid.

— Oui, vous avez raison... C'est juste, c'est très juste.

Elle passa la main sur son front, sur ses yeux, regarda devant elle, aperçut Belin qui se tenait à l'écart, lui sourit, puis d'une voix plus tranquille :

— Dites-moi, je vous prie, comment c'est venu... quelle est la maladie dont elle souffre ?

— Le docteur X..., lui-même, paraît l'ignorer. Il parle d'une névrose qui n'est pas encore bien caractérisée, mais qui déjà provoque des accidents, des crises.

— Dangereuses... mortelles peut-être. Leur donne-t-il une cause ?

Il craignit de lui dire la véritable pensée du docteur, et répondit :

— Un chagrin... une chimère peut-être... un secret de jeune fille.

— Oui, fit-elle très bas, comme si elle se parlait à elle-même, c'est le cœur qui souffre, l'esprit qui se tourmente, l'âme qui brise le corps... et si on ne lui arrache pas son secret, ce secret la tuera.

— Quand on l'interroge, elle ne répond pas. Que faire ?

— Ah ! si vous me permettiez d'essayer. Une mère a des moyens, trouve des paroles. Seulement il faut me laisser seule avec elle, bien seule... Oh ! ne craignez rien...

C'est son ancienne institutrice, Mme Viliers, qui l'interrogera. Ce ne sera pas Fernande. Vous n'avez plus rien à craindre de moi. Vous pourriez me laisser là-bas dans ma retraite, ignorante de tout. Vous avez eu pitié, vous m'avez appelée. J'ai deviné qu'on m'appelait et j'ai été touché au fond de l'âme... Conduisez-moi auprès d'elle... et ensuite laissez-nous seules... Sur sa vie, aucune parole imprudente ne sortira de mes lèvres.

C'est bien. Je me fie à vous, dit-il simplement, sans hésitation.

Ils se dirigèrent vers la maison, marchant côte à côte, silencieux. Comme ils allaient l'atteindre, le petit Paul de Latour en sortit et courut vers Fernande, les bras étendus. Ils s'embrassèrent à plusieurs reprises, et Paul disait :

— J'étais avec Jeanne, lorsque maman est venue lui apprendre votre arrivée... Alors... vous pensez... si je me suis dépêché pour vous voir.

— Vous allez bien, vous monsieur Paul, faisait-elle en l'admirant.

— Très bien, trop bien, car il n'est pas juste que je sois bien portant quand Jeanne est malade. Mais ce n'est ma faute... Venez donc. Elle vous attend... Ah ! vous ne savez pas le chemin. Je vais vous le montrer... Tu veux bien, père ?

— Certainement. Conduis toi-même Mme Viliers, puis, tu la laisseras seule avec ta sœur... Tu sais, tu la fatigues un peu.

— Oh ! peux-tu dire ! Venez madame Viliers.

XXIX

Jeanne pâle, ses grands yeux bleus enfoncés, cernés, plus grands encore dans son visage amaigri, ses cheveux d'or retombant sur ses épaules moins arrondies, moins pleines qu'autrefois, était étendue sur une chaise longue près de la croisée.

Fernande s'avança lentement, silencieusement, le regard fixé sur elle, puis, l'ayant rejointe, se baissa et l'embrassa sur le front. Jeanne tressaillit sous ce baiser ; mais si, par la porte ouverte, quelqu'un l'eût observée, on ne se serait pas aperçu de ce tressaillement, et peut-être même l'aurait-on trouvée trop indifférente à ce baiser.

— Vous voilà ensemble. Je vous laisse, dit Paul se rappelant la recommandation de son père.

Alors, quand la porte fut refermée, Jeanne brusquement se tourna vers Fernande et lui tendit les bras. Elles restèrent longtemps pressées, visage contre visage, cœur contre cœur, puis Jeanne dit doucement :

— Vous voyez, j'ai eu du courage... Personne ne s'est aperçu ici que j'étais malheureuse de votre absence... et alors on vous a laissée revenir... peut-être même vous a-t-on rappelée... On ne craint plus, maintenant, que nous nous aimions trop.

— Sans doute... sans doute, balbutia Fernande, mais vous avez souffert... et aujourd'hui vous êtes malade.

— Oh ! ce n'est pas de cela seulement... J'ai eu beaucoup de chagrin de votre absence... mais il y a autre chose...

— Quoi donc ?... Un secret qui pèse sur ce petit cœur... et qui est trop lourd pour lui ?

— Peut-être, murmura l'enfant.

— Alors il est bien grave, puisque vous ne l'avez confié à personne ?

— Bien grave, oui.

— Et à moi, vous ne pouvez pas le dire ?

— Si, à vous, je le puis ; mais à vous seule... Vous ne le répéterez pas ?... Bien sûr ?... Cela leur ferait trop de peine.

— A qui ?

— A mon père et à... Mme de Latour.

— Je vous le promets.

— Eh bien... non, non, j'ai peur.
 — Vous doutez de moi ?
 — Ce n'est pas cela... Mais si vous alliez... essayer de me détromper !
 — Vous détromper ! Que signifie ?... Parlez, parlez, mon enfant.

— Vous le voulez ? fit-elle en se rapprochant de Fernande davantage encore, et sans cesser de la regarder. Ce qui me désespère, ce qui me tue, c'est d'être séparée de ma mère.

— De votre mère !... Que me dites-vous là. Je ne comprends pas... Vous souffrez d'être séparée de votre mère... mais... puisqu'elle est morte.

— Elle n'est pas morte.

— Elle n'est pas...

— Non... Non...

— Mais c'est incensé, c'est une folie vous savez bien... je vous l'ai entendu dire vous-même, je vous ai vu pleurer à ce souvenir... vous savez bien que votre mère a péri dans un naufrage.

— Elle n'a pas péri... On l'a crue morte... Elle ne l'était pas.

Fernande trouva dans son amour, et aussi dans la fidélité à la parole donnée, le courage d'essayer encore de mentir :

— Et voilà, chère enfant, le beau roman que votre imagination a construit... C'est avec ce rêve que vous vous tourmentez depuis si longtemps... au point de vous rendre malade, de désespérer ceux qui vous aiment... et vous n'osiez pas me le dire, dans la crainte d'être détrompée. Je le conçois.

Jusqu'alors demi couchée, Jeanne se redressa, et toujours le regard fixé sur celui de Fernande, voix basse mais très nette, très ferme :

— Non, ce n'est pas un rêve. Je l'ai vue.

— Vous l'avez vue !

— Oui, ici, dans cette maison.

— Dans cette maison !

— Elle a eu le courage de vivre à côté de nous, de nous aimer sans nous le dire... Vous savez bien que ce que je dis est vrai... Vous la connaissez... Elle avait pris un nom qui n'était pas le sien... Elle s'appelait... Mme Viliers.

— Moi !

Oui, vous... toi... très ma mère !

Et elle essaya de lui jeter ses bras autour du cou. Mais Fernande s'éloignant :

— Allons, c'est encore plus déraisonnable que je ne croyais.

— Ah ! je le savais, je savais que vous n'avoueriez pas !

— Je ne puis cependant pas, mon enfant...

Ses forces la trahirent. Sa parole s'éteignit dans un sanglot.

— Ah ! tu vois bien, tu pleures, fit Jeanne.

Quand elle put parler, elle se rapprocha, prit les mains de sa fille et dit :

— Je pleure... Eh bien ! oui, je pleure. Comment ne serais-je pas émue d'une erreur si touchante !... Quoi ! j'ai pu vous inspirer un sentiment assez doux, assez tendre, pour que ce petit cœur, exalté, rêvant, cherchant une mère, n'ait pas trouvé mieux que la pauvre gouvernante qui a vécu un moment à ses côtés... Ah ! je vous aime bien aussi... mademoiselle Jeanne... Si Dieu m'eût donné une fille, j'aurais voulu qu'elle vous ressemblât... Mais, voyons, assez de folies comme cela. Vous n'avez plus le moindre doute, n'est-ce pas ? Vous reconnaissez que vous vous êtes trompée ?... Et, maintenant que le gros secret s'est échappé, que la chimère s'est évanouie, vous n'allez plus penser qu'à vous guérir bien vite, à reprendre vos forces, vos couleurs, votre gaieté.

Tant de paroles l'avaient-elles convaincue ? Non. Jeanne, secouant la tête, lui répondait :

— Tout cela est inutile... Mon cœur, maintenant, ne

peut pas me tromper... Je le sens... j'en suis sûre... Oui, sûre, depuis le jour où vous êtes partie... Comme il avait raison mon livre : comme l'absence apprend des choses !

Et, tout à coup, sans que Fernande pût cette fois s'éloigner, s'arracher d'elle, lui faisant un collier de ses bras, elle lui dit d'une voix si tendre, si touchante :

— Dis... avoue... rien qu'à nous deux... Ce sera si bon de nous entendre, de nous aimer, même de loin, à l'insu de tous... et plus tard, quand je serai mariée, tu viendras... tu viendras, et nous ne nous quitterons plus.

— Assez, assez, je vous en prie !

— Eh bien ! soit... si vous n'osez pas, si vous ne pouvez pas... ne me dites rien... mais c'est un caprice, une fantaisie de malade... une folie encore, si vous voulez... laissez-moi croire... que vous êtes ma mère.

— Jeanne ! Jeanne !

— Une fois, une seule fois, prenez-moi dans vos bras, prenez-moi sur votre cœur... une fois, une seule fois, appelle moi ta fille, comme tu m'appelais " chère adorée."

— Je ne peux pas, je ne peux pas, puisque...

— Puisque...

— Je ne suis pas votre mère.

L'enfant poussa un cri, puis porta la main à son cou comme si elle étouffait. En même temps, de pâle elle devint livide, ses yeux s'ouvrirent démesurément.

Effrayée, perdant la tête, Fernande s'élança vers la porte, l'ouvrit et appela au secours.

Quelques secondes après, M. et Mme de Latour arrivaient, et tandis que Mathilde s'empressait auprès de Jeanne et lui donnait les soins prescrits par le docteur pour diminuer la violence des crises, Fernande disait à M. de Latour :

— C'est moi, c'est moi qui la tue !

— Vous, comment ?

— Elle meurt, parce que je ne veux pas lui dire que je suis sa mère.

Il réfléchit un instant, puis son regard se porta sur Mathilde. Il semblait lui demander un avis, implorer un consentement. Elle le donna sans doute, car il s'approcha de Fernande, et montrant la malade :

— Ce serait acheter trop cher notre sécurité que de la payer de sa vie... Elle saura garder ce secret qu'elle a caché jusqu'à ce jour, comme vous avez su tenir votre parole... Nous pouvons nous fier à elle comme à vous... Embrassez votre fille.

Lorsque Jeanne reprit connaissance, quelques instants après, Fernande, agenouillée devant elle, lui tenant les mains, les yeux dans ses yeux, disait : " Ma fille, ma fille, ma chère adorée fille !"

.....

Plusieurs années se sont encore écoulées depuis les premiers incidents de cette histoire. Fernande les a passées, non plus dans la villa de Latour, mais toujours à Auteuil, dans un modeste appartement qu'elle y a loué, et où ses enfants sont venus, chaque jour, travailler, se distraire auprès d'elle. Elle est restée pour tous leur institutrice, une institutrice qui vit chez elle et non pas chez les autres, qui tient une sorte de demi-pensionnat intime, tout familial. Le collègue, du reste, n'a pas tardé à lui prendre Paul, comme le mariage lui enlèvera Jeanne, demain, dit-on. Mais toutes les mères sont exposées à perdre ainsi leurs enfants, et Fernande est moins à plaindre que la plupart d'entre elles : Jeanne aimera son mari de toutes ses forces, sans que son autre amour puisse en souffrir.

Belin achève ses jours dans sa famille adoptive, heureux, tranquille maintenant. Le volcan qui l'a si souvent effrayé, le pauvre cher homme, est éteint, bien éteint.

Le docteur X..., au lieu de vieillir, et même de mourir,

comme il en a le droit depuis longtemps, rajeunit au contraire, ce qui lui permet de préparer une nouvelle édition très augmentée de son *Traité pratique des maladies de la seconde enfance et de leurs causes physiques morales*.

Sa sœur reste jeune comme lui. "Il faut bien, dit-elle, que je me conserve pour mon grand enfant." Elle n'en continue pas moins à s'entourer des tout petits, afin de fournir des sujets au docteur et aussi parce que, plus on vieillissant on s'éloigne de l'enfance, plus on a de plaisir à se rapprocher des enfants. On les regarde vivre et on croit revivre soi-même sa vie, la bonne, celle de la jeunesse.

ALPHONSE BELOT

FIN

FEUILLETON DU CANADA-REVUE

LES BATAILLES DE LA VIE

DETTE DE HAINE

PAR

GEORGES OHNET.

No. 9.

PREMIERE PARTIE

III

(Suite)

— Ne crois pas que ce soit dans mon intérêt que j'agisse. C'est uniquement de Raimond que je me préoccupe. Je le sais trop épris de toi, pour pouvoir espérer qu'il m'aime. Un cœur comme le sien n'oublie pas si facilement. Je veux simplement vous éviter, à toi une mauvaise action, à lui un dangereux avenir. Mais je suis résolue à faire tout ce qui dépendra de moi pour obtenir ce résultat.

— Grand merci de m'en prévenir. Je m'y attendais de reste ! Je ferai, de mon côté, tout ce qui dépendra de moi pour que tu échoues.

Thérèse inclina légèrement la tête, et, sans une parole de plus, elle sortit. Aussitôt la porte fermée, Lydie bondit vers la portière de son cabinet de toilette et, la soulevant, appela :

— Leïla !

La mulâtresse parut. D'un geste brusque la créole lui saisit le poignet, et, l'attirant jusqu'au milieu de la chambre :

— Thérèse sort d'ici, s'écria-t-elle. Devine ce qu'elle venait me dire.

— Je n'ai pas besoin de deviner ; j'écoutais, fit la nourrice avec tranquillité.

— Eh bien ! Qu'est-ce que tu penses de cette petite blonde froide ?

— Je pense qu'elle est capable de faire ce qu'elle a annoncé et de prévenir votre fiancé et votre mère.

— Sais-tu que Raimond est homme à me tuer ?

La mulâtresse étendit le bras d'un air résolu :

— Ne serais-je pas là ?... Il ne vous touchera seulement pas du bout du doigt, maîtresse. Ou malheur à lui !

Lydie sourit en se pelotonnant dans son fauteuil :

— Tu saurais me défendre ?

— Contre un homme ? Le beau prodige ! Mais contre une femme aussi. Qu'elle prenne garde, votre bigote cou-

sine. Si elle a la langue trop longue, je puis la lui raccourcir.

Elle prononça ces paroles d'un ton si menaçant, que Lydie frissonna.

— Pas d'imprudences, n'est-ce pas ? dit la jeune fille. Nous ne sommes pas aux colonies, où certaines fleurs sont si dangereuses que, pour les avoir seulement respirées, on meurt. Nous n'avons pas ici le cobra capel, dont la morsure foudroyante couvre le corps de taches, si bien qu'en faisant une déchirure, semblable à celle de la dent du serpent, à la jambe d'une personne empoisonnée, il devient impossible de savoir si la mort a été causée par le poison ou par le venin. Nous sommes en France, pays où tout est précis, méthodique et soigneusement analysé, où il ne faut ni aimer avec trop d'ardeur, ni haïr avec trop de violence. Réserve donc tes moyens pour une occasion suprême, et laisse-moi me tirer d'affaire par mes procédés à moi, qui ne sont point à dédaigner.

— S'il faut charmer, vous réussirez.

— Et toutes les Thérèses du monde n'y pourront rien.

Elle s'était levée en parlant ainsi, et son peignoir entrouvert laissait voir sa gorge ronde et nacrée. Ses bras, fermes et brillants comme le marbre poli, sortaient des larges manches et montraient le ton ambré et chaud de sa peau, vers l'épaule. Ses cheveux crespelés couvraient son dos d'un flot noir. Dans ses yeux étincelait un regard victorieux, et sa bouche aux lèvres roses souriait d'un air de défi. Elle rayonnait ainsi d'une beauté si voluptueuse et si puissante, que la mulâtresse, comme devant une idole, se mit à genoux, et courbant sa tête bronzée, avec une dévote adoration, lui baisa longuement son pied nu.

IV

Vers deux heures, après s'être fait précéder d'une lettre annonçant son arrivée à Mme de Saint-Maurice, Raimond se présenta à la villa de Beaulieu. Sa tante l'attendait au salon, près de la cheminée, frissonnante malgré le clair soleil qui entrait par toutes les fenêtres. En apercevant le marin, elle poussa une exclamation de joie, et lui tendant les bras avec une affection maternelle :

— Ah ! mon cher enfant, quel bonheur, et quelle surprise ! Vous êtes revenu comme vous étiez parti : à l'improviste ! Mais cette fois, il ne s'agit pas de pleurer : on peut se réjouir... Voyons comment vous reparaissiez ?... Vous êtes en parfait état... Et cette blessure ?

— Tout à fait guérie, ma chère tante... J'étais déjà convalescent au moment du départ... Six semaines de mer ont achevé de me remettre... Et ici, tout le monde est en bonne santé?... Il n'y a rien de changé, depuis mon départ ?

Il observait Mme de Saint-Maurice en posant cette question, avide de savoir si quelque soupçon des intrigues mystérieuses par lui surprises n'avait pas troublé sa pensée. La bonne dame ne sourcilla pas. Son indolence gémissante la rendait inapte à toute préoccupation étrangère à elle-même. Les deux jeunes filles avaient vécu autour d'elle sans qu'elle remarquât, dans leur attitude, rien de suspect. Ni la douce mélancolie de l'une, ni les rêveries ardentes de l'autre n'avaient frappé ses yeux. Elle ne s'était souciée que de son bien-être personnel.

Pendant que Raimond, tout en écoutant le verbiage de sa tante, faisait ces désenchantantes réflexions, la porte s'ouvrit, et Thérèse s'avança. Raimond, brusquement levé, la regarda venir, et, avec un vif étonnement, il la trouva si semblable à ce qu'elle était quand il l'avait quittée, qu'il lui parut qu'il y avait huit jours, et non deux ans, d'écoulés depuis son départ. Même tournure frêle d'enfant de seize ans, même candeur grave du sourire, même limpidité bleue du regard. Ce n'était pas seulement une jeune fille

qu'il avait devant lui, c'était une vierge dans toute sa tranquillité immaculée.

Il fut frappé à ce point qu'il en resta immobile et muet, le cœur serré d'un doute étrange. Il fallut que sa tante, étonnée de sa réserve et de son silence, lui dit :

— Eh bien ! Raimond, vous vous embrassiez autrefois !

Alors il sentit qu'il était maladroit, qu'il pouvait compromettre Mlle Letourneur par ses étonnements. Faisant effort sur lui-même, il lui tendit les mains, l'attira, et, sur son front pâle, couronné de cheveux blonds fins et doux comme de la soie, il posa ses lèvres. Un parfum de verveine, délicat et pudique, l'enveloppa, émanant d'elle, et, de nouveau, il eut la sensation de l'innocence et de la chasteté. Elle parla, et sa voix tendre, un peu voilée, ne lui parut point faite pour soupirer les serments de l'amour défendu. C'était la même dont il l'entendait, quand elle était petite, dire sa prière. Elle lui revenait à l'oreille, si distincte, qu'il en notait les accents enfantins : " Je vous salue, Marie, pleine de grâce..." Il la revoyait à genoux, près de sa mère, les mains jointes, si pleine d'attention et de ferveur. Et, encore une fois, très nettement, il eut l'impression que Thérèse était toujours la même : innocente et pure.

Il dirigea ses regards sur elle, et, dans les yeux de la jeune fille, soudain obscurcis, des larmes brillèrent, une rougeur monta à ses joues. Mais larmes et rougeur n'étaient point causées par la honte. Il lui semblait, sur le visage de Thérèse, lire une sorte d'affectueuse compassion. Elle avait, envers lui, l'attitude qu'il eût voulu avoir envers elle. C'était elle qui avait l'air de le plaindre, et il ne pouvait, lui, trouver à exprimer sa commisération, ni par sa physiologie, ni par ses paroles, comme s'il sentait que la pitié serait tombée à faux.

Il fut si gêné, si inquiet, si souffrant de cet état d'esprit subit qu'il eut l'idée d'attirer Thérèse dans l'embrasure d'une fenêtre, et là, d'autorité, en quelques mots brusques, de la confesser, de violenter, s'il le fallait, sa conscience, pour lui arracher un aveu définitif, qui fixât ses doutes. S'il l'eût fait, peut-être, dans l'émotion de cette première rencontre, Thérèse eût-elle laissé échapper son secret. Il leva le bras pour la saisir, il ouvrit la bouche pour formuler une question impossible à éluder. Mais son bras retomba, sa bouche resta fermée, toute sa pensée, tout son cœur, son être entier, furent dominés par une puissance supérieure : Lydie venait de paraître.

En elle la métamorphose était complète. Il avait laissé une enfant, il retrouvait une femme. Adorable, dans l'épanouissement splendide de sa beauté, elle le regardait en souriant. Elle avait habilement choisi, pour leur première entrevue, une robe très simple. Et ce que ses épaules avait de voluptueuse rondeur, ce que sa taille montrait de souplesse hardie, la modestie de sa mise le rachetait. Elle lui tendit les mains, il tomba presque à ses pieds, appuyant son front à ses doigts fins et blancs. Dans le trouble de cette apparition, il n'avait pas remarqué la pâleur ambrée du visage, encore accentuée par la noirceur des yeux humides, ni le pli passionné de la lèvre duvetée : il n'avait pas été frappé par la violente odeur d'héliotrope qui s'exhalait du corps de Lydie. Le timbre grave, un peu rauque, de sa voix ne l'effraya pas. Il était affolé, ébloui, ensorcelé. Il la contemplait, l'admirait, la désirait de toutes les puissances de son être.

— Soyez le bienvenu, Raimond, dit elle. Je suis heureuse de votre retour.

Comme il était facile à satisfaire, le pauvre marin, puisqu'il se contenta de cet accueil glacé, lui qui avait, pendant les heures longues et vides de la traversée, rêvé qu'elle se jetterait à son cou et qu'elle pleurerait de joie dans ses bras ! Celle qui avait pleuré, et qu'un mot aurait attirée sur sa poitrine, c'était Thérèse. Mais il ne la voyait plus, il ne savait pas si elle était présente. Lydie rayonnait et éclip-

sait tout. La voix de Mme de Saint-Maurice dissipa cet enchantement :

— Mon neveu, expliquez-moi un peu comment vous arrivez ainsi, sans tambour ni trompette... Votre dernière lettre laissait prévoir votre rentrée en France, mais sans fixer une date si prochaine.

Et Raimond dut raconter à la vieille dame les diverses phases de sa convalescence, préciser l'heureux concours de circonstance qui, amenant un officier de son grade auprès du commandant en chef, lui avait permis d'obtenir son congé. Il se reprenait lui-même à l'intérêt des derniers événements auquel il avait été mêlé : le combat dans les passes de Min, et le bombardement de Fou-Tchéou, puis l'hivernage si dur à Kelung, et les combats incessants. Il ne remarqua pas les bâillements étouffés de Lydie, il ne vit que ses yeux noirs fixés sur lui, avec une affectation d'intérêt. Les palpitations sincères de Thérèse, profondément remuée par son récit, lui échappèrent.

La petite Cendrillon disparut, une fois de plus, dans le rayonnement de sa rivale. Ce que Lydie appela plaisamment " l'examen du livre de bord " terminé, les jeunes gens se levèrent et, comme s'ils avaient hâte de se trouver seuls, en face l'un de l'autre, ils sortirent dans le jardin. Thérèse les accompagna d'un regard, mais ne fit pas un mouvement pour les suivre. A qui bon ? Elle n'espérait plus obtenir de Lydie qu'elle rendit la liberté à son fiancé. Elle renonçait à l'espoir de convaincre Raimond. Entre la persistance de l'une et l'aveuglement de l'autre, elle se jugeait impuissante. Il lui faudrait laisser l'être qu'elle chérissait uniquement en ce monde, courir l'aventure de la vie, avec ce charmant monstre. Ou bien en venir aux extrémités, qui l'épouvantaient quand elle était contrainte de les envisager : la dénonciation — qui sait ? — peut être sans effet. Et alors l'horreur de passer pour une envieuse et une calomniatrice ! Et pourtant fallait-il, lorsqu'elle connaissait le secret infâme, laisser se conclure cette union d'avance souillée ?

Assise auprès de la table devant laquelle lisait Mme de Saint-Maurice, elle agitait, dans sa tête endolorie, ce problème affreux. Et, au fond du jardin, autour de la pelouse, sous les arbres témoins des rencontres avec l'inconnu, elle voyait, au bras l'un de l'autre, Raimond et Lydie marcher lentement d'un pas amoureux. Que faire ? A quelle solution s'arrêter qui ne fût pas épouvantable ? D'une part, laisser ce mariage s'accomplir, et assumer la responsabilité des malheurs qui en devaient être la conséquence ? De l'autre, déshonorer Lydie, briser le cœur de Raimond et s'exposer à l'entendre répondre dans sa passion exaspérée : J'aime encore mieux la posséder infâme que de la perdre ! Et il en était capable, quitte à l'étouffer entre ses bras, pendant un fugitif réveil de sa conscience.

Avec une lucidité parfaite, Thérèse analysait la situation, et cherchait à la dénouer sans faire de mal à personne, car elle était encore indulgente, même à cette heure désespérée, la douce et tendre fille. Mais, dans le mal qu'elle pouvait faire, elle voyait des degrés. Ainsi, entre la souffrance de Lydie et celle de Raimond, elle n'hésitait pas. Elle eût sacrifié vingt fois Lydie. Elle eût cependant préféré se sacrifier elle-même. Étant données la résistance de Mlle de Saint-Maurice et la folie de Raimond, il n'y avait qu'une solution possible : avertir Raimond. Mais comment s'y résoudre, en quels termes, à quel moment ? Et comment prévenir les conséquences de cette révélation ?

Il fallait avoir un nouvel entretien avec le jeune homme, et décisif cette fois. Il avait dit, la veille : " Demain, plus calme, tu me jugeras avec plus d'équité..." Elle pouvait donc aborder, de nouveau, la redoutable question. Il avait dit aussi : " Je ne t'en reparlerai jamais." Mais, s'il devait se taire par délicatesse, par indulgence, par pitié, elle pouvait, elle, parler. Et c'est ce qu'elle se résolut à faire, en choisissant son heure.

Le reste de la journée s'écoula paisiblement. Raimond

enivré, Mme de Saint-Maurice heureuse. Lydie souriante. Oh ! quelle hypocrisie masquait d'insouciance le visage de cette fille qui devait être dévorée de remords et de colère ! Après l'explosion de douleur que lui avait causée l'annonce de la mort du séducteur mystérieux, cette tranquillité inébranlable et cette grâce aisée attestaient une puissance singulière sur soi-même. Thérèse l'observait, et rien dans ses paroles, rien dans le choix de ses idées, rien dans l'air de son visage ne trahissait la gêne ou l'effort. Elle trompait, mentait, naturellement. Car elle devait haïr Raimond, si elle aimait l'autre. Et si elle n'aimait point l'autre, quelle basse et répugnante créature était-elle pour l'avoir accueilli. Dans tous les cas, bien dangereuse pour Raimond.

Et, regardant ce joli monstre user, pour affoler le jeune homme, de tous ses moyens de séduction, Thérèse se demandait quel but Lydie pouvait poursuivre. Un instant, elle entrevit la vérité : la créole épousait Ploërné pour se mieux venger de lui. Mais elle ne s'y arrêta point. Elle était trop simple et trop bonne pour pénétrer toute la perverse profondeur de ce plan. Elle en vint à croire qu'elle s'était peut-être trompée et que Lydie avait dit vrai, en attestant que l'homme du jardin avait abusé de sa frayeur, et qu'elle ne l'avait jamais reçu avant ce soir-là. Dans ce cahos de ses pensées, Thérèse cependant ne perdait point de vue ce qui était sa préoccupation unique : parler à Raimond, se renseigner exactement sur l'état de son cœur et agir en conséquence. Elle trouva le moyen de s'approcher du marin, pendant que Lydie était auprès de sa mère, et de lui dire :

— Est-ce que vous voudrez me donner quelques minutes, demain matin ? Il serait utile pour moi de causer avec vous.

Le commandant la regarda fixement et, avec une tristesse qui fit trembler la jeune fille d'angoisse et de chagrin :

— Tu y tiens, Thérèse ?

— Oui, j'y tiens.

— Eh bien ? Demain à dix heures, dans le jardin.

— Merci.

Lydie reparaisait ; ils ne purent échanger une parole de plus. Ils en avaient trop dit déjà, car le regard de la créole en éveil avait surpris leur rapide accord. Le soupçon lui vint que Thérèse préparait quelque tentative pour éclairer Raimond, et elle se promit d'y mettre bon ordre. Jusqu'au moment de son départ, elle ne quitta plus, un seul instant, son fiancé, et le vit s'éloigner avec un soulagement véritable.

Dans sa chambre, se faisant décoiffer par Leïla, elle dégonfla son cœur bourelé de rancune et de colère. Qu'elle lui avait paru longue, cette journée de dissimulation et de mensonge ! Certes, elle s'attendait à tromper, mais au prix de quels efforts ! Son sourire innocent et doux, cachant le grincement de ses dents désireuses de mordre, elle ne l'obtenait que par une contention douloureuse de ses nerfs. Sa voix elle ne la faisait caressante et amoureuse, lorsque les injures se pressaient sur ses lèvres, qu'en modulant des sons comme une comédienne qui joue un rôle. Sa tranquille attitude, lorsqu'elle aurait voulu bondir, frapper, était le résultat d'une étude constante de ses gestes et de ses mouvements. Tout, dans cette créature, que Raimond venait de contempler, d'adorer, pendant de longues heures, était factice, artificiel, appris, avec une formidable assimilation, presque une prescience du vice et de ses roueries.

Et là, se détendant, comme une actrice qui ôte son costume, elle se détendait de sa longue et dure contrainte, encouragée à parler par la complaisance criminelle de sa noire servante.

— L'avez-vous bien enjolé ? demandait la mulâtresse.

— Jusqu'à la fatigue, répondit Lydie, en étirant ses beaux bras. Il était temps qu'il s'en allât. J'étais à bout. Mais il est plus épris que jamais ! Et je ne sais, en le

voyant si sot, ce ce qui l'emporte en moi, pour lui, du mépris ou de la haine ! Il a brisé l'avenir que je rêvais, mais il me le paiera cher.

— Il est riche.

— Girani aussi était riche et de meilleure noblesse... Il allait m'épouser, et j'aurais été marquise. Oh ! si beau, si fort, si brave, et tué par ce misérable !

— Il n'y faut plus penser, maîtresse.

Elle chanta d'une voix sourde et lente un refrain de son pays, en jargon nègre, qui voulait dire ceci :

— " Les oiseaux gazouillent insoucieusement sur les tombes, — et les fleurs s'y épanouissent éclatantes. — Les morts sont couchés dans la terre, — pour y dormir tranquilles et oubliés. — A quoi servent les regrets ? — Gardons nos larmes, pour les douleurs de la vie."

— Que me disais-tu, hier ? répliqua Lydie, avec âpreté, tu ne me conseillais pas l'oubli.

— Hier, je vous voyais accablée et prête à vous abandonner. J'ai essayé de vous rendre du courage... Mais les morts sont morts, allez !... Il faut, comme dit notre chanson de là-bas, les laisser dormir.

— Je suis vivante, moi, et j'ai été offensée, blessée, et je rendrai offense pour offense, blessure pour blessure.

— Dormez, matresse, la nuit vous calmera. C'est la fièvre qui vous fait parler ainsi.

— Tais-toi, dit rudement Lydie. Me prends-tu pour une folle, et crois-tu que je change d'idées si facilement ? J'ai, depuis vingt-quatre heures, beaucoup réfléchi, et le projet que j'ai formé n'est pas la conception d'un esprit troublé... Jamais je n'ai été plus sûre de moi... Et c'est bien là ce qui est grave !... Au lieu de me marier par amour, je me marierai par haine... Comprends-tu ?

La mulâtresse eut un léger sourire :

— L'homme saura bien changer vos dispositions. Vous irez à lui avec des pensées sombres, et vous sortirez de ses bras avec des pensées riantes... Il est bien de sa personne, le comte Raimond. Il a l'air froid, mais il ne faut pas se fier à l'apparence : ces gens-là sont souvent des tigrés... Quand vous aurez senti la griffe, vous ne vous reconnaîtrez plus vous-même.

— La griffe, c'est lui qui la sentira, et en plein cœur !...

— Dormez, matresse : ne vous agitez pas ainsi. Laissez-moi vous border... Et bonsoir.

La mulâtresse tourna, pendant quelques instants, autour du lit de Mme de Saint-Maurice, la regardant dans l'ombre de ses rideaux, pâle et les yeux luisants, puis elle gagna la pièce voisine. Lydie, peu à peu, céda au sommeil, et des conceptions bizarres se présentèrent à son esprit. Elle se trouvait à Paris, dans ce monde qu'elle n'avait fait qu'entrevoir, et elle y régnait en souveraine. Elle apercevait la ville, comme à travers un brouillard illuminé par places de lucurs éclatantes. Des bruits de musique bourdonnaient à ses oreilles, et tout était pour elle, les lumières, les orchestres ; tout lui faisait fête. Elle, bienveillante, souriait et se laissait admirer. Elle était une souveraine, et chacun s'inclinait devant sa puissance, nul ne songeait à s'y soustraire. Elle rayonnait et dominait, toujours plus haut, isolée dans sa royauté mondaine, détachée de tout ce qui n'était pas son orgueil.

Cependant ses regards, abaissés vers un coin sombre du décor splendide dans lequel elle triomphait, étaient frappés par l'aspect triste et souffrant d'un couple relégué à l'écart. Et elle reconnaissait, dans cet homme et cette femme, Thérèse et Raimond. D'un signe imprévisible, elle les appelait à ses pieds, mais ils se détournaient en silence et refusaient de venir l'adorer. Elle renouvelait son ordre, avec colère ; mais ils restaient toujours loin d'elle. Raimond baissait son front pâli et creusé par la douleur. Thérèse, les mains jointes, priait. Alors une rage furieuse s'empara de Lydie. Elle voulut contraindre ces deux révoltés à se soumettre, les courber dans l'adoration géné-

rale. Elle s'élança vers eux, pour les menacer, les violenter. Mais ils devinrent vagues, ainsi que des ombres, et s'éloignèrent, comme s'ils étaient emportés par une force surnaturelle. Et toujours ils étaient réunis, l'un souffrant, l'autre priant, mais ensemble. Et rien ne pouvait les séparer, ni les artifices, ni les colères de Lydie.

Vainement elle les poursuivait, elle ne réussissait pas à les atteindre. Elle oubliait la foule de ses adorateurs, elle ne jouissait plus du spectacle de son triomphe. Elle s'acharnait à vouloir subjuguier ces deux rebelles, à les prosterner à ses genoux. Mais eux, plus impalpables, à mesure qu'elle cherchait à les rejoindre, se perdaient, toujours unis, au plus profond du ciel. Et il semblait à Lydie qu'ils étaient souriants, et que, délivrés d'elle, ils se consolait l'un l'autre. Alors une colère surhumaine la saisit, elle cria : Tous mes triomphes, pour qu'ils ne soient pas heureux ! Brusquement, elle sentit que s'effondrait, sous elle, l'échafaudage de son artificielle royauté, et parmi les éclats sardoniques de la foule, tout à l'heure louangeuse, elle retomba dans l'obscurité. Les chants s'étaient tus, les lumières avaient pâli. Avec terreur, Lydie se vit au milieu d'un cimetière. Une tombe s'élevait, toute nouvelle, et, sur la pierre, se lisait son nom : LYDIE. Elle reculait, pleine d'épouvante, lorsque, levant les yeux, elle aperçut Raimond et Thérèse, toujours réunis, qui passaient dans le lointain azuré. Elle voulut pousser un cri, mais sa bouche resta silencieuse, et il lui sembla que la mort glaçait le sang dans ses veines.

Elle se réveilla, trempée d'une sueur de fièvre. Il faisait à peine jour. Elle résista au sommeil, craignant de retrouver son rêve, et resta dans son lit à réfléchir. Pour la superstitieuse Lydie, le présage était effrayant. Elle se demanda si elle n'allait pas renoncer à son entreprise. Ne venait-elle pas de recevoir un avertissement d'en haut ? Cette fille, qui n'était point pieuse, qui ne priait jamais, eut à une manifestation divine, et demeura, pendant plusieurs heures, dans un anéantissement moral complet. Elle n'avait plus d'énergie, plus de décision, et était prête à subir toute volonté qui s'imposerait à elle. Thérèse serait venue, en ce moment, qu'elle aurait obtenu tout ce que Lydie lui avait refusé la veille. Mais Thérèse ne vint pas, l'obscurité se dissipa, et, avec la lumière, Mlle de Saint-Maurice retrouva du courage.

Elle eut honte de sa faiblesse, se railla d'avoir cédé à ces craintes ridicules, et se promit de faire payer, à Thérèse et à Raimond, les heures d'angoisse qu'elle avait traversées. Il ne s'agissait pas, pour elle, d'abandonner ses projets et de renoncer à sa vengeance. Elle haïssait Raimond, un peu plus depuis qu'elle l'avait vu, dans son rêve, passer calme aux côtés de Thérèse. Calme ! Pourrait-il donc l'être jamais, cet assassin ?

A cette pensée, la colère bouillonnait dans le cerveau de Lydie, et elle se sentait capable de tout pour le faire souffrir. Ah ! ah ! le laisser libre, pour que Thérèse le consolât et peut-être le rendit heureux ! Cela ne devait pas être. Il fallait vraiment une défaillance inexplicable de sa volonté pour qu'une telle hypothèse se fût présentée à son esprit. Plus elle avait été faible, pendant quelques heures, plus elle était maintenant implacable. Elle n'admettait pas que Thérèse se défendit contre elle, et, au souvenir des menaces dernières de la jeune fille, un sourire de pitié passait sur ses lèvres. Des mots, rien que des mots ! Avant d'en venir aux actes, Thérèse réfléchirait. Et, ayant réfléchi, elle comprendrait les dangers de son entreprise. Lydie se jugeait bien protégée contre toutes les tentatives par la tendresse de Raimond. Pour la frapper, il fallait le frapper lui-même. Comment Thérèse s'y résoudrait-elle ? Sans danger, Mlle de Saint-Maurice pouvait affronter l'explication décisive que sa cousine avait ajournée. Elle pouvait même laisser Thérèse et Raimond parler librement. L'une n'oserait pas faire connaître la vérité, et, si elle l'osait, l'autre ne la croirait pas.

Elle se promenait dans le jardin, lorsque Raimond arriva de Beaulieu. Elle avait parcouru le parterre qui s'étendait devant la maison et cueilli un bouquet. Mais elle n'avait point encore osé pousser jusqu'à la terrasse, au pied de la balustrade de laquelle se trouvait la pierre que Girani escaladait pour monter jusqu'à elle. Le marin n'avait rien de l'homme sombre et triste qui lui était apparu dans son rêve. Il rayonnait de joie. Elle lui laissa prendre ses mains et les baisa. Elle lui dit, le voyant en veston de couleur claire :

— Vous avez donc abandonné l'uniforme ?

— Oubliez-vous que vous m'avez fait promettre de quitter le service à mon retour ? Ma lettre de démission a été envoyée ce matin... Je suis fidèle à mes engagements.

Elle leva les yeux sur lui, avec inquiétude, à ces paroles. Mais son visage était souriant. Il était sans arrière-pensée. Elle voulut fouiller plus avant dans le cœur de son fiancé et s'assurer qu'il ne conservait aucun soupçon sur sa culpabilité possible. Elle dit :

— Vous deviez causer avec Thérèse, ce matin, à ce que j'ai compris hier.

Les sourcils de Raimond se froncèrent, et, soudain, gêné :

— Oui, elle m'a demandé un instant d'entretien... Vous savez que je l'aime beaucoup et depuis longtemps. Elle veut, sans doute, me demander un conseil.

— Vous avez raison de l'aimer, déclara Lydie d'un air sésaphique, elle est si bonne et si charmante !... Depuis que je la connais, je ne lui ai pas surpris une pensée mauvaise. Et je l'aime aussi de tout mon cœur.

Raimond regarda sa fiancée avec émotion. Il lui sembla qu'un ange intercédait pour la coupable, et que Thérèse, défendue par Lydie, devenait inattaquable.

— Quoi qu'elle vous dise, croyez-la, ajouta audacieusement Mlle de Saint-Maurice, et quoi qu'elle vous demande, accordez-le-lui. Elle ne peut vouloir que de bonnes et généreuses choses, ou bien elle ne serait plus elle-même.

— Vous, vous avez le meilleur et le plus tendre de tous les cœurs ! dit Raimond plein de joie.

Lydie pensait : Va lui dire du mal de moi, maintenant, ma mie Thérèse : tu seras bien reçue ! Il comparera mes sentiments aux tiens, et tu n'en tireras pas avantage.

Au même moment, Thérèse parut sur le perron. Lydie, détachant son bras de celui de Raimond, après une douce pression, lui dit :

— Je vous laisse avec elle. Écoutez-la, comme si c'était moi qui vous parlais... Vous me le promettez ?...

Ses yeux charmants s'étaient faits candides et purs. Ils suppliaient. Raimond, pour être toujours regardé ainsi, eût donné le ciel et la terre. Il se courba sous la main blanche qui se levait vers lui, comme pour une caressante prière, et, enivré, il suivit du regard la svelte tournure de celle qu'il adorait. Il reprit possession de lui-même en entendant Thérèse lui parler.

— Mon ami, disait-elle, il nous faut revenir, sur de douloureuses impressions... Êtes-vous prêt à le faire, avec une entière liberté d'esprit ?

— J'y suis prêt, répondit Ploërné. Mais est-ce bien nécessaire ?

— Indispensable, déclara la jeune fille avec fermeté. Je ne puis supporter que vous me jugiez défavorablement. C'est pourquoi j'ai exigé cette explication décisive... Depuis que vos yeux se détournent de moi, avec embarras, je ne vis plus... Il faut que je retrouve votre confiance, votre estime... Je suis trop malheureuse depuis deux jours... Cela ne peut durer plus longtemps.

(A suivre.)

ORIGNAUX ET DÉTRAQUÉS*

TYPES QUEBECQUOIS

ONEILLE — GRELOT — DRAPEAU — CHOUINARD —

COTTON — DUPIL — GROSFERRIN — CARDINAL

— MARCEL AUBIN — DOMINIQUE —

BURNS — GEORGE LÉVESQUE.

V

COTTON

I

Le touriste qui, par un beau jour d'été d'il y a trente-cinq ans, arrivait à Saint-Pascal, dans le comté de Kamouraska, ne manquait pas d'apercevoir, sur le plateau culminant de la plus haute des montagnes éparpillées dans la plaine, une espèce de hutte aux pans irréguliers, qui semblait adossée à l'arbre d'une croix monumentale se détachant sur l'azur, toute radicuse au soleil.

C'était la retraite d'un ermite.

Cet ermite s'appelait Cotton.

Il habitait là depuis cinq ou six ans, complètement seul, vivant de ce que les enfants du village venaient lui vendre, ou de ce que les bonnes âmes voulaient bien lui donner pour des prières.

On ne connaissait pas trop son origine.

C'était, au dire de quelques-uns, un ancien tailleur dont la famille vivait encore du côté de Rimouski.

Il avait bâti cette demeure aérienne de ses propres mains.

Comment s'y était-il pris? Qui lui avait fourni les outils et les mille autres choses nécessaires à cette construction?

Personne n'en savait rien.

Durant les premiers temps de son séjour à Saint-Pascal, vêtu d'une espèce de soutanelle brune, une corde autour des reins, tête nue, et un long bâton ferré à la main, Cotton descendait de son perchoir chaque dimanche, et assistait aux offices dans le bas de l'église paroissiale, avec de grands airs de dévotion qui attiraient bien l'attention sur lui, mais qui n'imposaient pas à tout le monde, comme on va le voir.

Un jour, il cessa de venir à l'église.

Il avait, paraît-il, eu maille à partir avec le curé, qui semblait n'avoir qu'une confiance assez limitée dans la vocation cénobitique de son nouveau paroissien.

A certaines époques, Cotton s'éclipsait tout à coup, et les gamins qui, pour quelques sous, lui montraient chaque jour du lait, de la galette et autres

provisions, frappaient vainement à la porte du solitaire.

Celui-ci revenait au bout d'un mois ou deux, porteur, assurait-on, de sommes assez rondelettes, à en juger par les nombreuses petites douceurs que ses scrupules d'ermite n'allaient pas jusqu'à lui refuser.

Où allait-il ainsi?

Comment pouvait-il ainsi paraître et disparaître subitement sans que personne s'en aperçût?

Et puis, où prenait-il cet argent?

Là-dessus tout le monde se perdait en conjectures.

Les uns parlaient bien, il est vrai, de déguisements, de voyages à Boston, de quêtes, que sais-je?

Mais, suivant la croyance la plus répandue, parmi les bonnes vicilles femmes surtout, Cotton était enlevé et rapporté par les anges — tout simplement.

La veille de son départ comme la veille de son arrivée, on avait plus d'une fois — c'était de notoriété publique — aperçu d'étranges lucurs envelopper tout le sommet de la montagne.

Quant à Cotton lui-même, sa discrétion sur ce point ne laissait rien à désirer.

Et non pas sur ce point seulement, car il s'était même toujours gardé de laisser connaître son vrai nom.

Les enfants lui avaient appliqué le sobriquet de *Cotton*, à cause de sa maigreur probablement (on sait que dans nos campagnes toute tige sans branches est un *cotton*), et il avait accepté cette appellation de bonnes grâces, comme il en aurait accepté une autre.

Un jour de vacances, en compagnie de deux camarades de collège, Charles et George — ce dernier gibecière sur la hanche et fusil à l'épaule — je me dirigeais, dès le matin, vers la montagne de l'anachorète, déterminé à faire l'ascension, tâche assez facile, du reste, pour mes jarrets de seize ans.

Nous cheminions, allègres et causeurs, bien munis de tout ce qu'il nous fallait pour passer gaicement la journée.

Cette journée s'annonçait superbe.

Ce serait peut-être le moment de croquer une petite description; mais j'ai peur de faire languir mon récit, et je craindrais, en outre, que ma peinture ne rendit pas justice au paysage que j'avais sous les yeux.

Imaginez une route un peu sablonneuse, bordée de beaux arbres fruitiers, des rangées de longs peupliers verts émergeant ci et là des massifs, de jolies maisonnettes toutes blanches, de grosses fermes

* Reproduction interdite.

respirant le confort et l'aisance, des granges lointaines où retentissait le clairon des coqs matineux, de la verdure à perte de vue, l'horizon coupé à différents endroits par des rochers isolés, et des montagnes bleuâtres se dressant à pic du niveau de la plaine ; et nous, marchant gaillardement vers la plus haute d'entre elles, le rire aux dents, humant la brise, buvant le soleil, sifflant avec les merles et turlutant avec les pinsons.

Voilà tous les matériaux ; que le lecteur fasse la description lui-même.

Ils se comptent par milliers ceux qui se sont condamnés volontairement à une vie de solitude perpétuelle, depuis saint Paul l'Érmitte, qui, le premier, en l'an 250 de l'ère chrétienne, s'enfonça dans les déserts de la Thébàide ; depuis saint Siméon Stylite, qui passa son existence sur le haut d'une colonne, en plein air ; depuis saint Antoine, saint Macaire et saint Pacôme, qui s'enfermèrent dans des grottes sauvages, ne vivant que d'eau et de racines ; jusqu'aux pieux cénobites qui se réfugient encore au fond des monastères pour s'y livrer aux jeûnes, à la prière et à toutes les mortifications de la carrière ascétique.

J'avais lu la *Vie des Saints*, toute remplie des miracles et des prodigieuses austérités de ces grands serviteurs de Dieu.

Mais, malgré mon âge avide de merveilles, j'avais toutes les peines du monde à me persuader que j'allais voir, là-haut, en plein dix-neuvième siècle, au centre d'un comté célèbre pour ses luttes politiques entre *rouges* et *bleus*, un vénérable successeur, en chair et en os, de ces mystérieux personnages dont l'existence extraordinaire a laissé de si vivants souvenirs dans la chrétienté.

Et, les remarques sarcastiques de mes amis aidant — eux étaient de la paroisse, — ce fut, je l'avoue, sans la moindre pensée de recueillement, qu'à la suite de mes deux guides, je me mis à gravir le sentier étroit et escarpé, qui, à travers les noisetiers et mille autres arbustes rachitiques, accrochait ses sinuosités au flanc de la montagne.

Quelques sapins déchiquetés par le vent du nord-est, si violent dans cet endroit du pays, quelques bouleaux transis, à moitié dépouillés par le couteau des passants, de petits frênes souffreteux, des érables nains, jetaient çà et là des lambeaux d'ombrage que nous recherchions avec avidité.

Parfois cette ombre tombait heureusement sur quelque roche saillante, où des restes de repas, dispersés sur la surface aplatie de la mousse, indiquaient un point de repos fréquenté.

A la bonne heure alors !

Comme l'ascension était raide, on se sentait plus ou moins en nage ; et, n'étant pas pressés, nous faisons halte.

Nous détachions quelques baies sauvages oubliées sur le bord d'une crevasse, nous improvisons quelque éventail découpé dans un rameau un peu plus touffu que les autres, nous vidions un gobelet de cidre frais, et, les jambes allongées sur le tapis vert, nous allumons nos pipes, ce *vade mecum* de rigueur pour tout potache en vacances.

Et, après un instant de causerie, rafraîchis et ragailardis, nous nous remettons en route.

Oh ! ces promenades d'écoliers ! ces premières bribes de liberté ! comme le cœur s'y dilate, comme le corps s'y fortifie, comme l'intelligence s'y retrempe.

Exempt de tous soucis, sans regrets du passé et sans inquiétudes pour l'avenir, on s'y abandonne avec indolence au plaisir du moment, comme si la vie n'avait pas d'autre but ni d'autres exigences.

Oh ! les heureux instants qui passent si vite, et qui, hélas ! ne reviennent jamais !

Après nombre d'étapes plus ou moins prolongées, nous commençons à apercevoir le terme de notre excursion, c'est-à-dire que nous touchions au dernier épaulement de la montagne, quand George, qui depuis un instant nous priait de parler moins haut, nous fit tout à coup impérieusement signe de nous taire.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je à voix basse.

— Pas un mot ! répondit George sur le même ton ; vous allez voir.

Puis, nous poussant dans un pli de terrain masqué par un fouillis de broussailles :

— Ne bougez pas, ajouta-t-il, et regardez bien là-haut, à cette pointe de roc qui surplombe à gauche.

Quand nous fûmes installés dans notre cachette George épaula son fusil.

— Attention ! fit-il.

Puis, le dos tourné à l'endroit qu'il nous avait dit d'observer, et comme s'il eût fait mine d'ajuster une hirondelle, il pressa la détente.

Le coup résonna clair et sec ; puis on l'entendit, plus long et plus sonore, se répercuter plusieurs fois sur les rochers et dans les ravines, en faisant sortir de leurs retraites des foules d'oiseaux effarouchés.

— Regardez-bien, nous dit George toujours à demi-voix.

Nous fixions avec le plus vif intérêt l'arête de l'escarpement.

— Eh bien, avez-vous vu ?

— Oui, une tête.

— Coiffée d'un béret bleu ?

— Oui ; elle s'est avancée un instant, puis reculée tout à coup.

— C'est bien cela ; nous pouvons monter maintenant.

— Pourquoi cette cérémonie ? demandai-je en sortant de l'enfoncement malpropre où Charles et moi nous étions blottis.

— Tu vas voir, répondit George ; ça te fera mieux juger de l'homme.

Et nous reprîmes notre ascension.

En quelques enjambées nous eûmes mis le pied sur le dernier plateau.

Jamais je n'oublierai le spectacle qui nous y attendait.

Nous nous arrêtâmes stupéfaits d'admiration.

L'atmosphère, d'une merveilleuse transparence, semblait flamboyer comme le décor d'une féerie incandescente.

Dans ce milieu limpide et diaphane, le regard atteignait des distances extraordinaires.

Tout semblait flotter dans la clarté ; et pourtant les maisons, les clochers, les arbres, les routes, tous les mille accidents du paysage, et jusqu'à la ligne réverbérescente du Saint-Laurent, là-bas, coupant l'horizon, tout droit, comme pour accentuer les tons bleuâtres des lointaines Laurentides, tout se dessinait, ou plutôt se détachait en relief, clair, net, lumineux, et comme miroitant sous les effluves d'un soleil splendide.

Le plateau semblait désert.

La lutte était là, solidement assise sur ses quatre pans en épaisse maçonnerie, s'élargissant par la base, et béante.

Mais pas un signe de vie.

Nous jetons un regard à l'intérieur.

Personne.

— Suivez-moi, dit George, et du silence !

Nous fîmes le tour de la cabane, gravîmes quelques marches, et, au pied du léger talus sur lequel se dressait le piédestal d'une immense croix toute bardée de fer-blanc, nous aperçûmes, à genoux et nous tournant le dos, un être singulier, les bras étendus, dans l'attitude de la plus profonde contemplation.

Il ne bougeait pas.

George toussa.

Même immobilité.

Nous toussâmes à notre tour, et consciencieusement.

Alors l'homme eut un soubresaut, se leva, fit un grand signe de croix, se retourna vers nous comme un automate, puis, simulant la plus vive surprise, et

prenant tout à coup les manières les plus obséquieuses :

— Ah ! pardon, mes frères ! dit-il d'une voix traînante et nasillarde qu'il s'efforçait de rendre aussi onctueuse que possible en affectant des intonations féminines, pardon de ne pas vous avoir entendus plus tôt. J'étais dans le Seigneur.

— Et quand vous êtes dans le Seigneur comme ça, dit Charles, c'est sans doute ennuyeux pour vous d'être dérangé ?

— Pas du tout, mon frère, pas du tout ! Je suis un solitaire, mais j'aime ceux que le Seigneur m'envoie.

— Du reste, fis-je avec une intention dont je n'es-sayai pas de dissimuler la perfidie, le saint ermite est peut-être en prière depuis longtemps ?

— Depuis trois heures ce matin, mon frère ; j'y ai vu lever l'aurore.

— Ah !... Et vous ne vous dérangez jamais dans vos dévotions ?

— Jamais, mon frère.

J'étais fixé.

— Sapristi ! exclama George, vous devez être bien fatigué alors. Depuis trois heures du matin !

— Mâtin ! fit Charles qui aimait le calembour.

— Tiens, c'est vous, monsieur George ! fit l'ermite comme par distraction. La santé va bien ?

— Comme vous voyez, merci.

— Oh non ! continua notre interlocuteur en revenant à la question qui lui avait été posée, cela ne me fatigue pas trop ; le joug du Seigneur est doux et léger....

LOUIS FRÉCHETTE.

(A continuer)

La Librairie de l'Art vient d'ajouter à sa collection des *Artistes célèbres* une nouvelle notice sur le curieux graveur du temps de Louis XIII, Abraham Bosse, dont les œuvres sont si recherchées aujourd'hui chez les marchands d'estampes. Abraham Bosse est un maître d'une rare vigueur, et toute la vie réelle du commencement du XVII^e siècle se retrouve dans ses énergiques compositions. Il nous montre, avec une extrême fidélité, bien des côtés intéressants des mœurs de la vieille France. L'auteur de cette notice, M. Antony Valabrègue, a poursuivi son étude en critique indépendant et consciencieux. Il a apprécié, avec justesse, l'œuvre de cet artiste qui a si vivement intéressé Théophile Gautier, les Goncourt et Champfleury. Il nous raconte les incidents d'une existence agitée par une lutte opiniâtre contre Le Brun et l'Académie de Peinture. De nombreux parallèles littéraires et historiques animent cette étude, qui forme une publication illustrée de 42 gravures, tirée sur beau papier ; elle est accompagnée d'un catalogue détaillé que les marchands d'estampes et les amateurs pourront consulter avec fruit.

L'EXPOSITION ET LA PROTECTION

La semaine qui s'écoule aujourd'hui a définitivement consacré le succès populaire des Expositions de Montréal. Il était à craindre que l'excellent résultat de l'année dernière fût simplement produit par l'engouement inévitable des foules en faveur d'un spectacle dont elles avaient été privées pendant plusieurs années, et que les années suivantes ne fussent pas aussi brillantes. Le chiffre des entrées de cette semaine, en dépit d'une température peu engageante, démontre clairement qu'au point de vue du public, *c'est un succès*, suivant l'expression consacrée.

Maintenant, en est-il autant pour l'Exposition en elle-même, c'est-à-dire : cette institution remplit-elle son but de vulgarisation agricole et industrielle, et s'il y a lacune, à qui la faute ?

Comme nous le disions, il y a deux parties : la partie agricole et la partie industrielle.

La partie agricole est de beaucoup la plus importante relativement au nombre et à la qualité des produits qui, au dire des connaisseurs, sont de premier ordre et de nature à nous faire honneur.

La classe agricole du petit au grand s'impose des sacrifices considérables, encourt des risques et des frais pour faire honneur au bon renom de notre sol et de notre culture.

De fait, elle occupe les deux tiers du terrain et plus de la moitié du temps des visiteurs.

La partie industrielle ne mérite pas autant d'éloges, et ceci doit s'entendre, non pas des présents, mais des absents. Ce qui nous fait peine, c'est de voir combien il y a de gens qui devraient exposer là et qui brillent par leur absence.

On nous dira que cela ne fait que mieux ressortir le mérite de ceux qui ont exposé. Cela je l'admets, et à tous ceux qui ont consacré leur temps, leur argent, leurs produits à l'éducation des masses et à l'expansion de nos richesses, nous devons les félicitations les plus cordiales, les compliments les plus sincères.

Leur œuvre a été patriotique, digne de notre cité.

Ce n'est pas davantage à la Compagnie de l'Exposition que l'on peut s'en prendre de la lacune qui existe.

La Compagnie, Dieu merci, a tout fait pour augmenter les facilités offertes aux industriels désireux d'exposer. Des dépenses énormes ont été faites pour mettre en état la bâtisse centrale, stupidement appelée Palais de Cristal ; une aile supplémentaire a été adjointe, augmentant la place disponible, et pourtant il y a tout une catégorie d'industriels qu'il est impossible d'atteindre, dont on ne peut pas obtenir le concours dans une œuvre qui intéresse tout le monde et à laquelle tant de gens consacrent des sommes relativement très fortes.

Fait curieux, ceux qui se refusent ainsi à se mêler à nos fabricants, à coudoyer les petits manufacturiers, à entrer en relations avec le public, sont justement les exploiters des industries pour lesquelles nous payons les taxes les plus élevées, — des industries les plus protégées.

On dirait vraiment que la protection et le système de combinaison qui en découle leur ont donné un tel pouvoir,

un tel grappin sur le peuple, qu'ils sont convaincus de son impuissance à leur échapper et qu'ils méprisent même les banalités les plus élémentaires du commerce.

En un mot, avez-vous jamais vu dans nos expositions une seule de nos immenses manufactures de coton, une seule de nos gigantesques raffineries de sucre, empiler quelques ballots de cotonnade ou entasser quelques barils de cassonade et clouer dessus le nom de leur industrie pour dire au contribuable : nous avons demandé à être protégés, nous avons fait élever des taxes, mais voilà ce que nous te donnons en échange, voilà où va ton argent, voilà ce que nous en avons fait !

Il y a des sceptiques qu'un argument *ad hominem* de ce genre pourrait convaincre ; ce serait une argumentation *in animâ vili*, capable de pénétrer dans beaucoup d'esprits, mais on néglige de la faire.

Et tous ces bons cultivateurs qui, eux, n'ont pas peur d'exposer leurs produits, qui, eux, ne sont pas protégés, et qui paient les taxes, et qui affluent à l'exposition, où ils constatent en foule les produits de la glèbe, mais peu ou prou de ces fameuses manufactures dont on leur parle tant, et pour lesquelles ils ont tant payé, ne sont-ils pas en droit de regarder d'un œil sceptique et narquois le politicien osé qui vient ensuite leur parler des progrès industriels du pays, des forêts de hautes cheminées, des milliers d'ouvriers employés ?

Rien, absolument rien ne peut leur indiquer qu'il y a à Montréal, ou aux environs, sept ou huit filatures et quatre ou cinq raffineries.

Il n'en est pas trace à l'exposition, et l'on s'étonne que bien des gens refusent encore de croire aux beautés de la protection !

Les vrais coupables sont les protégés eux-mêmes, qui ne savent pas leurs devoirs, ou encore puisent dans leur toute-puissance monétaire et politique le droit de se moquer du public.

Mais ce n'est pas le seul tort que cause cette abstention, le tort de donner des armes aux adversaires de la protection, et de permettre la négation des progrès manufacturiers de Montréal.

Les industriels s'exposent à des commentaires pénibles comme ceux que nous entendions l'autre jour d'individus auxquels nous avons parlé de l'effet que produisait sur nous l'absence totale de nos manufactures nationales :

— Vous ne savez pas pourquoi, nous répondit-on, c'est qu'ils n'osent pas montrer leurs produits et y attacher leur nom. Tout leur principe consiste à faire passer leurs marchandises pour des produits importés d'Angleterre afin de les vendre plus cher. Leurs ballots ne portent jamais leurs étiquettes, et ils craindraient bien trop de faire connaître leurs marques, de peur d'être obligés de baisser leurs prix.

Voilà ce qu'on appelle une industrie nationale !

Par contre, il n'y a aucun doute que ces mêmes compagnies vont faire l'année prochaine de grands frais pour se faire représenter à Chicago, à l'Exposition Universelle, pour se construire des étalages coûteux, pour la gloire, pour la gloriole et l'amour-propre.

Et dans quel but? où donc est leur marché? où donc est le contribuable qui les protège? où est l'acheteur?

En Canada, n'est-ce pas?

Oui, mais Jean-Baptiste est de si bonne pâte, il paie si bien qu'il n'y a pas besoin de se déranger pour lui.

Au point de vue des affaires, ce raisonnement-là est absurde; au point de vue patriotique, nous ne voulons pas le qualifier.

Une cent dépensée à l'Exposition de Montréal vaut dix piastres dépensées à Chicago, et sans être chauvin, on peut dire qu'il y a plus d'honneur pour celui qui est le premier entre les siens, *primus inter pares*, si jeunes qu'ils soient, que pour le fendant qui tient la queue parmi les beaucoup plus forts que lui.

Ces remarques sont faites de bonne foi, à la suite de nombreuses visites à l'Exposition et c'est le résumé de plusieurs conversations que nous avons entendues.

Dans l'industrie protégée, celles seules qui ont résisté aux *combines* et conservé leur indépendance: les pianos, les poêles, la carrosserie ont organisé un déploiement bien compris de leurs forces productrices.

Nous les saluons chapeau bas, les Foisy, les Clendinning, les Chanteloup, les Larivière, mais il était de notre devoir de dire aux Gault et aux Redpath ce que nous pensons de leur abstention.

C'est fait maintenant, à eux d'en faire profiter.

VISITEUR.

LE PRESOIR EDITORIAL

Les opérations budgétaires du Canada ont de tout temps été matière délicate et difficile — beaucoup plus difficile que délicate bien souvent. Celles finissant au 30 juin 1892 ne font pas exception à cette règle d'un généralisme absolu. Trois de nos grands confrères de Montréal, que nous nommerons par ordre alphabétique, afin de mettre notre impartialité à l'abri, tirent de la bonne vieille *Gazette du Canada* le tableau de l'exercice en question, et les trois s'accordent comme les habitants d'une ménagerie mal accouplée, mais n'en portant pas moins l'affiche légendairement chrétienne: *Famille heureuse!*

Voici ce que *Le Canadien* trouve dans l'organe officiel précité:

Douanes	\$20,501,136
Accise	7,922,345
Bureau de poste	2,693,413
Travaux publics	3,574,498
Divers	2,251,870

Total \$36,903,262
Dépense 36,629,803

Surplus \$ 373,459

Le Monde, de son côté, a sucé les chiffres suivants à la source officielle.

Douanes	\$20,501,136
Accise	7,922,345
Bureau de poste	2,693,413
Travaux publics	3,574,498
Divers	2,251,870

Total \$36,903,262
Dépense 36,629,803

Surplus \$ 333,459

Comme balance ou balançoire, ça ne vaut pas le titre du *Monde*, qui dans ces temps de choléra est pour le moins aussi contagieusement suspect qu'un émigré de Téhéran. Lisez plutôt cette coquinerie typographique; c'est le pot aux roses légendaire:

Jours de Semaine, Dimanches et Fêtes	LES ANNONCES DANS LE MONDE	MATIN MIDI et SOIR et <i>Tout le Monde</i>
Produisent leur effet.	LE MONDE	LE MONDE

L'imagination pâlit devant cet "Effet" universel du "matin, midi et soir," qui ne se contente pas de tous les jours de la semaine pour torturer "Tout le Monde," mais qui y ajoute les "Fêtes" comme raffinement de cruauté. Rien d'étonnant à ce que la quarantaine de la Grosse-Île soit dans un état de démoralisation aussi complet qu'on le dit. Avec un titre à "Effet" si désastreux, la fameuse seringue automatique de M. Prudhomme n'arrive plus qu'au diapason d'un inoffensif flageolet.

Quand *Le Monde* aura eu la bonne grâce de réparer le désordre de sa toilette typographique, nous espérons qu'il lui restera assez de vigueur pour veiller à l'intégrité de ses soustractions aux comptes publics.

L'ordre alphabétique, tout comme l'ordre naturel, donne le tour à *La Presse*, pour son exposé financier du Canada, qui figure ainsi dans les colonnes de ce journal:

Douanes	\$20,501,136
Accise	7,922,345
Bureau de Poste	2,693,413
Travaux publics	3,574,498
Divers	2,251,870

Total \$36,903,262
Dépenses 36,629,803

Surplus \$ 273,459

Le Canadien nous fournit un surplus de \$373,459; tandis que *Le Monde*, que *tout le monde lit*, mêmes les algébristes esquimaux, ne trouve qu'un surplus de \$333,459, et la *Presse* tire de l'aile avec seulement \$273,459 de surplus, mais elle rachète son économie arithmétique en surchargeant typographiquement le budget des dépenses de \$50,000,000! C'est ce qui s'appelle tirer la ficelle d'une façon démesurée.

En commençant par Sir A. T. Galt, équilibriste émérite s'il en fut jamais des budgets canadiens, voilà comment, depuis au-delà de trente-cinq ans, les exercices financiers du Canada se sont invariablement soldés par des excédants *aurora borealis*. A force de soldés à l'avoir, genre arc-en-ciel, on est arrivé à grever le pays d'une dette de \$300,000,000, à répartir sur une population de 5 millions. C'est ce qu'il y a de plus liquide dans la situation, à part le fait que les trois journaux dont il est fait mention ont invariablement préconisé, par pur désintéressement sans doute, le système et l'idée qui ont fini par conduire le pays dans le cul-de-sac où il se trouve aujourd'hui. N'ont-ils pas bien mérité de la seringue automatique de M. Prudhomme? — *L'Amérique Française*.

La personne qui a volé dans nos bureaux trois lettres très importantes et pleines de détails piquants recevra une récompense honnête si elle veut les rapporter, après lecture faite, bien entendu.

D'ailleurs nous croyons bon de prévenir ceux qui voudraient l'imiter que le succès de notre journal nous a permis de nous procurer, des ateliers de M. Godefroi Chapleau, une salamandre à l'épreuve de tous les éléments, même les filous laïco-ecclésiastiques.

LE JOURNALISME

LES PARASITES DE LA PRESSE

Je lisais dernièrement dans la *Patrie* deux articles, — un de la rédaction et un autre signé d'un nom de plume, — qui protestaient contre certaines paroles attribuées au curé de Saint-Henri.

Celui-ci, accusé d'avoir dit que les journalistes sont des ivrognes, des impudiques, etc., a, dans une lettre publiée samedi dernier, déclaré qu'il n'a pas prononcé les paroles qu'on lui prête.

Il a ajouté que si l'on pouvait lui prouver qu'il a porté pareille accusation contre les journalistes, il serait assez loyal pour la désavouer.

Je suis bien aise de voir cet incident, né de la discussion du scandale Guyhot, se clore d'une façon satisfaisante pour tous ceux qui y sont concernés.

Les journalistes ne sont pas des chenapans, et ils n'ont pas été vilipendés comme on l'a prétendu. Cela est bon à savoir, et cela va enlever de bien douces illusions aux vieilles femmes des deux sexes, qui s'accoutument difficilement à l'idée que l'on puisse manier la plume sans mener une existence de crapule.

N'ayant pas l'honneur de connaître l'abbé Décarie, qui n'est pas de ma paroisse, j'avoue n'avoir eu aucune difficulté à croire que, dans l'excitation du moment, il avait pu se permettre d'apprécier en termes peu flatteurs l'existence fastueuse et désordonnée de ces nababs de journalistes.

Hélas! mes confrères jouissent d'une si détestable réputation dans un certain monde où ils n'ont jamais mis les pieds — quelques uns d'entre eux préférant sans doute les mettre dans le plat — que je m'expliquais assez facilement qu'un homme honorable mais mal renseigné eût pu s'y laisser prendre.

Chose étrange! Cette réputation qu'ils ne méritent certainement pas leur a été faite par leurs admirateurs, et ils en ont beaucoup, même parmi une certaine classe de jeunes dévoyés.

Ce sont ces derniers surtout qui, pour se donner du ton, entretiennent leurs amis et connaissances des parties fines qu'ils prétendent avoir fait en compagnie de tel ou tel écrivain de renom.

A les en croire ils sont à *tu* et à *toi* avec les sommités du journalisme, qu'ils ne manquent pas de décrire telles qu'ils les conçoivent, c'est-à-dire comme d'incorrigibles bohèmes menant une existence de Polichinelle, répandant l'or à pleines mains aux jours d'abondance, crevant la misère dans les jours de déché, débauchant les femmes, courant la pretentaine, se grisant comme cinq cent mille Polonais, et ne payant jamais ni leur bottier ni leur tailleur, et leur épicière encore moins.

Pour ces imaginations naïves, surexcitées par la lecture de Mürgler, tout écrivain est nécessairement bohème.

Ils brodent sur ce thème les récits les plus fantastiques, qui sont crus d'autant plus facilement qu'ils sont plus invraisemblables.

Par exemple, lorsqu'ils racontent qu'ils se sont grisés en

compagnie du rédacteur de tel ou tel journal, on les croit sans peine, parce que les antécédents du narrateur sont là pour attester que la chose a bien pu lui arriver à lui sinon à l'autre, et c'est déjà une preuve de circonstance.

Il en est de même d'une foule d'autres exploits du même genre attribués à des journalistes par des types qui ne les connaissent même pas.

Le journaliste sort peu; il n'en a pas le temps. Il ne parcourt guère d'autre chemin que celui qui conduit de sa résidence à son bureau.

Il est constamment occupé soit chez lui, soit au journal. Il a toujours plus d'ouvrage qu'il n'en peut faire, et je me demande où il pourrait bien trouver le temps de s'amuser à bambocher. Il n'a pas le don d'ubiquité, et les milliers de nigauds qui se chargent de faire son panégyrique à leur manière ne craignent guère qu'il vienne les démentir, puisqu'il n'a pas connaissance de ce que l'on débite sur son compte.

Le saurait-il qu'il ne pourrait suffire à détromper les gens.

Il ne peut pas se servir de son journal pour nier des rancœurs qui se propagent en cachette. Le remède serait pire que le mal.

Généralement, il est assez philosophe pour ne pas s'occuper de ce que disent de lui ceux qui ne le connaissent pas. Seulement, il lui arrive parfois de découvrir une partie de la vérité, et voici comment.

Un *quidam*, que vous ne connaissez ni d'Eve ni d'Adam, vous est présenté. Il prend de suite avec vous un ton protecteur, qui prouve que cet auguste personnage veut bien condescendre à autoriser entre vous et lui une douce familiarité.

S'il ne vous tutoie pas dès la première rencontre, c'est qu'il vous ménage cette faveur pour la seconde. Vous vous étonnez bien un peu de ce sans-gêne, mais, tout entier à la joie d'avoir été remarqué par un homme de sa condition, vous vous faites aimable pour cet ami de vieille date dont vous ignoriez le nom il y a un instant.

Alors, vous découvrez, à votre grande surprise, que lui vous connaît depuis longtemps. Il vous a connu à Montréal à une époque où vous n'y aviez jamais mis les pieds.

Il vous tapera sur le ventre et vous dira: "Ce pauvre Gugusse, — en supposant que vous vous appeliez Gugusse — que de fois nous avons pris ensemble le petit verre de l'amitié."

Vous avez beau consulter vos souvenirs, aucune des ces ingurgitations amicales et simultanées ne vous revient à la mémoire, et lorsqu'il ajoute que vous vous êtes souvent pochardés ensemble, vous vous demandez si vous n'avez pas aussi un peu gardé les cochons avec lui.

Mais ne dites rien, de crainte de passer pour bégueule en si aimable compagnie.

Laissez-le faire et vous verrez qu'il vous en racontera de belles!

Les *tu te rappelles?* les *l'en souviens-tu?* se multiplient, et vous n'avez pas le temps de placer un mot tandis qu'il vous narre des incidents de votre jeunesse qu'il doit connaître mieux que vous, puisque vous n'avez pas la moindre connaissance des événements qu'il vous raconte.

Vous êtes marié depuis vingt-cinq ans, et le malheureux vous croit garçon. Vous avez des fils qui sont d'âge à se marier, et dans la naïve candeur de son âme c'est à vous qu'il offre de procurer une héritière en vous disant qu'il est temps d'abandonner la bohème et de faire une fin.

Il me semble voir d'ici la binette de l'un de ces entrepreneurs qui me faisait une proposition de ce genre, lorsque je lui dis que j'en parlerais à ma femme, qui, probablement, se ferait un peu tirer l'oreille pour me laisser remarier de son vivant.

Combien de fois n'ai-je pas rencontré des gens que j'avais vus deux ou trois fois à mon bureau, et qui croyaient me faire plaisir en m'apprenant une chose que j'ignorais et que j'ignore encore, savoir : que je suis un noceur et un Roger-Bon temps.

Où ont-ils pris cela ? Hélas ! la renommée aux cent bouches est une vieille bavarde qui ne respecte pas plus la vérité que les journalistes.

Un médecin, un de nos édiles par-dessus le marché, qui sait mon nom bien mieux que mon histoire, m'abordait un jour en disant : Eh ! bien, mon cher Scribe, vous êtes toujours pareil ? toujours Bohème ?

J'étais en compagnie de mon père, que mon interlocuteur connaît encore moins qu'il ne me connaît moi-même. Mon père ainsi que ma femme et mes enfants savent bien que je ne suis pas bohème et que je ne l'ai jamais été, mais cet homme qui croit si bien me connaître ne sait même pas que, marié très jeune, je n'ai jamais eu ni le temps, ni le désir, ni l'occasion de m'initier aux mystères de la bohème montréalaise.

Autre exemple : Je rencontrais peu de temps après un ex-député qui me connaît à peu près autant que l'échevin en question, et il me disait : Eh ! bien Scribe, toujours dans la déche ?

Or, ce bonhomme-là, je pourrais l'acheter et le payer comptant.

Sans être riche, je n'ai jamais été dans la déche. Je gagne régulièrement un salaire bien supérieur à tout ce que sa clientèle peut lui rapporter.

Je suis aussi bien vêtu que lui, je ne dois rien à personne, et je possède une petite propriété qui au besoin pourrait me faire vivre.

Je cite ces deux faits pour faire voir comment se font les réputations bonnes ou mauvaises.

J'ai beau chercher, je ne trouve pas un seul Bohème parmi les rédacteurs chargés de la partie politique ou *éditoriale* des divers journaux.

Bohème et rédacteur de journal sont deux fonctions qu'il est impossible de cumuler, mais le public ignore cela.

A part les poseurs qui, pour se donner du ton, affectent de connaître intimement tous les écrivains les mieux appréciés, il y a aussi toute une nuée d'exploiteurs qui se faufilent partout en se faisant passer pour les représentants accrédités des journaux.

Ils accaparent les billets de théâtre, de chemins de fer, de bateaux, de banquet, etc. Ils sont de toutes les fêtes, et leur manière de représenter la presse n'est pas toujours propre à faire honneur au journalisme.

Ils ont le temps de se ballader un peu partout, et ils en profitent. Ils sont inconnus dans les bureaux de rédaction, mais très connus en dehors, et c'est à leur conduite que l'on doit la légende du journaliste bohème.

Je suis bien aise d'apprendre par la lettre de M. Décarie, que ce digne abbé n'a pas sur le compte des journalistes une opinion aussi défavorable qu'on le disait.

Je ne regrette pas cet incident puisqu'il me fournit l'occasion de donner quelques unes des raisons qui expliquent comment il se fait qu'un corps aussi respectable et aussi rangé que celui des rédacteurs de journaux jouit d'une réputation exécrationnelle parmi la population qu'il a pour mission d'éclairer, d'instruire et de moraliser.

SCRIBE.

LES MALADIES EPIDEMIQUES

HYGIENE ET PREVENTION

Par ces temps d'épidémie, il importe de pouvoir mettre entre les mains de tous des conseils hygiéniques sagement élaborés, et faciles à observer. Le petit livre du Docteur Monin, intitulé : Les Maladies épidémiques, Hygiène et prévention, et publié dans la *Bibliothèque utile*, de l'éditeur Félix Alcan, atteint ce but.

Outre un chapitre important consacré au *Choléra*, il traite des autres maladies épidémiques, *Fièvre typhoïde*, *Dysenterie*, *Rougeole*, *Coqueluche*, *Grippe*, etc., et a sa place marquée dans les bibliothèques, même les plus modestes, de toutes les familles. (1 vol. in-32 de 192 pages, broché 60 centimes, cartonné à l'anglaise 1 fr., chez tous les libraires.)

LE CHOLERA

Le choléra ne naît jamais spontanément en Europe. C'est une maladie exotique, très ancienne, dont le berceau endémique originel est l'Indoustan. Le choléra n'a quitté le Gange qu'en 1827, pour apparaître, seulement treize ans plus tard, à l'Occident de l'Europe. Le mal est importé par les mouvements de la population, les caravanes, les armées : il suit les grandes voies de terre et de mer, sévit épouvantablement sur les agglomérations urbaines, épargnant les contrées peu peuplées. Constamment il respecte les Pyrénées, la Suisse alpine et le plateau central de la France : ainsi, Lyon a toujours échappé aux épidémies cholériques, malgré les importations morbides constantes dont cette ville a été le théâtre.

A Paris, le choléra n'a jamais commencé par les hôpitaux, où il n'a éclaté qu'après l'arrivée des malades du dehors.

Dans les villes, en général, il débute par les quartiers pauvres, dont la malpropreté et le méphitisme offrent un terrain épidémique favorable. Peu à peu les foyers se multiplient, principalement par la fermentation des matières fécales.

Un allemand, Thiersch, a prouvé la vérité de cette dernière proposition par l'expérience suivante : il mêle à la nourriture de cent quatre souris du papier buvard trempé dans les déjections intestinales d'un cholérique : les souris qui avalent les déjections fraîches ne sont nullement malades, tandis que toutes celles qui mangent les liquides cholériques rejetés depuis plusieurs jours sont prises de diarrhée et meurent...

Les épidémies de choléra n'acquièrent un complet développement que pendant l'été. La maladie doit être con-

sidérée comme propre à la saison chaude : c'est pourquoi l'épidémie de 1873, commencée en septembre, fut si courte, tandis que celle de 1830, commencée en mai, fut si longue a si atrocement meurtrière.

Le mal frappe tous les âges et toutes les races. Les adultes ournissent le plus de cas ; mais les décès sont bien plus nombreux chez les enfants et les vieillards. De tout temps les armées furent les plus actives propagatrices des pestes. Ce sont les Anglais, avec leurs troupes de l'Inde, qui nous ont valu l'évolution cholérique en 1817-1830. En 1866, ce fut la campagne austro-prussienne qui nous amena le fléau. Si le choléra n'atteint pas fréquemment les animaux, ses épidémies coïncident fréquemment avec des épizooties diverses.

Au delta du Gange, le choléra naît des miasmes végétaux développés dans le pays, et surtout de la putréfaction animale des cadavres confiés au "fleuve sacré," sous prétexte de purification ! L'absence d'hygiène dans l'Inde, qui est partout dépourvue d'égoûts et de latrines ; les mouvements des pèlerins malpropres, sans vêtements, sans logements, misérablement nourris de végétaux indigestes, voilà les principales causes originelles du fléau. Les alternatives de chaleur diurne et de froid nocturne, l'altération des eaux potables, les boissons glacées, l'ivrognerie, l'alimentation lourde prise en excès, voilà des conditions causables occasionnelles. Certains individus offrent à la maladie une prédisposition remarquable ; d'autres (vidangeurs, employés des pompes funèbres, ouvriers en cuivre), une inexplicable immunité. Dans les hôpitaux, ce sont les convalescents, les aliénés et les typhoïques qui sont le plus cruellement frappés. En résumé, le choléra tue dans la proportion de 50 à 75 p. 100 des individus atteints. La contagion du mal est nettement admise par certains écrivains médicaux. La conférence de Vienne, en 1874, a reconnu à l'unanimité la transmissibilité du choléra par l'homme les effets à usage, les boissons, les marchandises, les cadavres de cholériques.

La colonisation anglaise de l'Inde s'est en vain efforcée, depuis cinquante ans, d'éteindre le cholera dans son foyer primordial ; ce foyer est trop diffus et ses causes renaissent trop facilement pour que cette tâche soit pratiquement facile. Ce qu'il est non seulement possible, mais indispensable de faire, c'est : 10. d'empêcher le débordement du fléau hors de l'Inde, et 20. de limiter le nombre et l'intensité de ses foyers secondaires. Les modificateurs que conseille l'hygiène publique, et les mesures quaranténaires rigoureusement appliquées, principalement au littoral de la mer Rouge, donnent les moyens d'atteindre le but proposé.

Les Anglais ont institué avec raison dans l'Inde des visites médicales préventives. Ces visites permettent de dévoiler et de guérir les prodromes du choléra, la diarrhée et les vomissements *prémonitoires* de la maladie. Ils font aussi émigrer leur troupes en masse, à une certaine distance des foyers cholériques, dans des lieux élevés, secs, à sol dur et peu perméable ; enfin, ils veillent à l'observation complète des règles de l'hygiène privée. Sous le rapport des précautions pratiques contre les maladies, les Anglais, il faut l'avouer, sont supérieurs à toutes les autres nations : il suffit, pour s'en convaincre, de lire les instructions sanitaires qui accompagnèrent l'armée anglaise en Égypte. Aucun peuple ne fait plus de cas de la vie de ses soldats.

.

Pour prouver péremptoirement l'action vraiment civilisatrice de l'Angleterre, cette grande nation si calomniée, empruntons certains détails à la relation du docteur Fernand Roux, qui fut pendant deux ans chef du service de santé dans l'Inde, et médecin du gouvernement à Chandernagor.

Le Bengale est une grande plaine plate, traversée par le Gange et par une foule d'autres cours d'eau. On y rencontre une multitude d'étangs, et l'on peut même dire, sans exagération, que le delta du Gange n'est qu'un vaste marais.

La température du climat est excessive, et monte souvent, en juin, jusqu'à 42°, la moyenne de l'année étant de 26°. L'habitant du pays, l'Indien, est un être misérable, affreusement logé, sans vêtements et sans autre nourriture que du riz et des légumes, qu'il mange à peine cuits, parce qu'il peut difficilement se procurer même le combustible nécessaire. Quant au Gange, on sait qu'il est pour l'Indien un fleuve sacré, où il se baigne par religion, et où il confie, comme à une divinité régénératrice, les cadavres des hommes et des animaux.

On conçoit facilement qu'une eau semblable soit loin d'être saine. Eh bien ! la plupart des Indiens boivent l'eau des étangs, qui est encore plus insalubre : car les étangs reçoivent toutes les immondices et toutes les pourritures possibles.

Cependant, l'Indien accomplit quotidiennement une somme de travail considérable, pour lequel il reçoit le salaire le plus dérisoire. Comment donc, avec toutes les conditions que nous énumérons, le grand fléau asiatique pourrait-il ne pas causer ses ravages ? Aussi près de 10 p. 100 des habitants de l'Indoustan meurent-ils du choléra, dont la contagion, du reste, se manifeste assez fréquemment au Bengale, probablement parce que le mal possède, en ses régions originelles, toute la virulence miasmatique des foyers d'épidémie en général.

Les Anglais traitent le choléra dans l'Inde (au dire de notre savant collègue le docteur Roux) principalement au moyen de l'*élixir parégorique*, excellente préparation à base d'opium, surtout lorsqu'elle est préparée selon la formule spéciale à la pharmacopée britannique. Les bains généraux sinapisés et les frictions complètent le traitement de la maladie confirmée.

Mais où l'Angleterre a fait d'intelligents et vigoureux efforts, c'est pour enrayer la marche meurtrière du fléau dans sa belle péninsule. Calcutta, autrefois le nid de toutes les fièvres, la ville de mort, est devenue aujourd'hui une cité belle et salubre, où l'air et la lumière pénètrent à flots, grâce aux travaux soutenus et compétents des ingénieurs. Une eau potable, filtrée et excellente est fournie en abondance, par de puissantes machines, aux onze cent mille habitants de la capitale indienne : 7,640,000 litres par jour en moyenne ! Quel enseignement pour l'édilité parisienne ! En outre, le dessèchement des marais, l'enlèvement des immondices loin de la ville *par un chemin de fer spécial* (1,200 wagons pour un trimestre), la construction d'un réseau d'égoûts avec conduites en fonte l'éloignement des usines dangereuses et des industries méphitiques, la culture introduite dans les campagnes environnantes et venant purifier ce sol si riche en épuisant la puissance de sa végétation : tels sont les moyens par lesquels l'Angleterre a pu assainir Calcutta. La sévère réglementation des pèlerinages achève l'œuvre admirable de l'initiative britannique.

Pour emmener le fameux docteur Koch et achever de ruiner ses bizarres théories, le docteur Roux a dressé divers tableaux météorologiques montrant avec clarté que toujours le choléra dans l'Inde est à son *maximum* pendant la saison sèche et à son *minimum* pendant la saison humide.

.

La marche du choléra à Paris dans les dernières épidémies a servi à démontrer la salubrité relative de cette grande cité. Elle met en lumière tout ce qu'il y a de consolant et de rationnel dans cette belle science d'hygiène, qui nous crie à tous : propreté, désinfection ! Il a fallu longtemps pour édifier cette conception simpliste. Et pourtant combien d'enseignements nous ont donnés à ce sujet les épidémies, nos meilleurs conseillers sanitaires ! Louis Blanc, dans son *Histoire de dix ans*, citait déjà, pour l'épidémie de 1832, les éloquentes chiffres suivants : 8 décès pour 1000 dans la chaussée d'Antin, 60 pour 1000 dans la cité. La conclusion est aisée : assainir !..

(A suivre.)

DR. MONIN.